VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 26 AOUT 1913 NUMERO 15

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Télephones - - Garry 4264-4265

MGR LANGEVIN

S. G. Mgr l'archevêque est parti, jeudi, 21 aout, pour aller voir son médecin à l'Hotel-Dieu de Montréal, M. le Dr. Masson, et il est probable que Sa Grandeur se rendra à Contrexéville, en France, pour faire une cure. Durant son absence, on est prié de s'adresser à S. G. Mgr Béliveau, nommé, administrateur.

CE QUE NOUS DEMANDONS

Le *Telegram* répondant à un article du *Free Press* résume comme suit l'opinion légale de M. Andrews:

"Selon lui (M. Andrews) le Bureau des Ecoles de Winnipeg peut accepter les écoles (catholiques) et les administrer comme des écoles publiques, comme pour toute autre école publique de la ville; rien de plus.

"Nous ferons remarquer à notre confrère (le *Free Press*) que c'est ce qu'ont demandé les catholiques dans leur requête et si leurs écoles deviennent des écoles publiques, tels que demandé, sous le contrôle du Bureau des Ecoles, tel qu'également demandé, les écoles recevront n'importe quels élèves, qu'ils soient protestants ou catholiques."

Au lendemain du discours de l'honorable Coldwell, à Brandon, le 12 juillet, le *Telegram* demandait de discuter avec franchise afin de mettre un terme à l'injustice scolaire dont souffrent les catholiques. Par son interprétation volontairement fausse des demandes des catholiques, il est évident que le *Telegram* n'est pas sincère et ne veut nullement le règlement de l'injustice scolaire.

Pour ne pas connaitre dans toute leur teneur les demandes des catholiques de Winnipeg, il faudrait n'avoir prêté aucune attention aux pourparlers qui se poursuivent depuis des mois entre le Comité de la Fédération Catholique et le Bureau des Ecoles. Cette ignorance n'est pas et ne peut être le fait du *Telegram*. Il reste qu'il fausse volontairement le sens des demandes des catholiques et s'efforce tout bonnement de convaincre ses lecteurs que les catholiques se sont offerts pieds et mains liés.

Que le *Telegram* veuille simplement se reporter à la première requête des catholiques au Bureau des Ecoles peu de temps après la passation des amendements Coldwell. Il y lira que les catholiques de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick subissaient autrefois l'injustice scolaire que nous subissons actuellement, qu'il y a quelques années les Bureaux d'Ecoles de ces provinces firent ce que les pétitionnaires demandent de faire au Bureau des Ecoles de Winnipeg et que depuis le système fonctionne à la satisfaction des catholiques et des protestants.

Ce qu'est l'arrangement intervenu à Halifax le *Telegram* ne saurait l'ignorer puisque le *Northwest Review*, le *Manitoba* et nous-même l'avons publié.

Dans les écoles appartenant aux catholiques et dans les écoles nouvelles construites par la Commission Scolaire pour les enfants catholiques les professeurs sont catholiques. La Commission Scolaire loue les écoles des catholiques. Toutes les écoles sont sous le contrôle d'une même commission scolaire, d'un même inspecteur de comté, d'un même surintendant, suivent le même curriculum d'études. De plus dans ces écoles dites catholiques les religieuses et les religieux ont droit au port de leur costume et l'on ne prohibe pas les emblêmes religieux.

C'est en résumé la situation à Halifax.

C'est ce que nous demandons et ce que s'efforce de cacher à ses lecteurs le *Telegram*.

CAISSES POPULAIRES

Les trois commissions nécessaires à l'organisation d'une Caisse Desjardins dont nous avons parlées dans notre dernière correspondance, sont comme les principales pièces d'une machine. Elles ont chacune leur forme, leur composition propre, suivant le rôle qu'elles ont à remplir dans cette machine; mais, encore faut-il rallier ces différentes pièces entre elles pour les mettre en mouvement, et en tirer le meilleur parti, dans l'accomplissement de leurs fonctions respectives.

Le lien qui réunit entre elles ces trois parties intégrantes de la Caisse, et qui met en mouvement tout le mécanisme, c'est tout naturellement le Président.

C'est le Président qui surveille tous les rouages de la société. Il voit à ce que tous les officiers fassent leurs devoirs etrespectent les décisions de l'assemblée générale des sociétaires.

Il est élu par l'assemblée générale.

Enfin un autre facteur absolument indispensable dans toute société bien organisée, c'est le Gérant.

C'est lui qui joue le rôle le plus important dans la société; c'est lui qui porte les plus lourdes responsabilités. Aussi, à cause de ses graves fonctions, et du temps assez considérable qu'il lui faut y consacrer quelquefois, c'est le seul qui peut recevoir une rénumération; car toutes les autres charges sont gratuites.

Le Gérant est nommé par le conseil d'administration. Ce doit être avant tout, un homme honnête; un homme d'ordre, discret, sobre, et assez instruit pour tenir les livres, et faire les écritures nécessaires. Cependant il peut se faire aider en cela par une autre personne, un membre de sa famille, plus instruit que lui. Toutefois, lui seul est responsable de tout.

Il est le représentant officiel de la Caisse.

Il doit tenir les livres, garder l'argent, faire la correspondance, préparer le rapport mensuel des opérations de la Caisse, recevoir les fonds versés à la Caisse.

C'est l'intermédiaire entre les sociétaires et les différentes commissions.

En ce qui regarde les emprunts, il en reçoit les demandes et les communique à la Commission de Crédit; mais de son chef, il ne peut, sans autorisation préalable prêter un seul sou.

Ayant à manipuler les fonds de la Caisse on peut exiger de lui une garantie, sous forme de police d'assurance ou autre cautionnement fixé par le conseil d'administration.

Le Gérant étant, en quelque sorte, le chargé d'affaires des trois Commissions, doit rendre compte de sa gestion à chacune d'elles.

Voilà! pour l'organisation générale de la C. D. Vous voyez que ce n'est pas très compliqué.

Quand aux détails plus intimes, par exemple l'administration de ces argents, l'émission des billets, la répartition des bénéfices, la création de fonds de réserve et de prévoyance, la tenue des livres, etc., on ne peut mieux faire que de consulter le "Catéchisme des Caisses Populaires" de J.-P. Lefranc. C'est un petit guide très sûr, très clair, et ne coutant que quelques sous.

La Maison Laflamme et Proulx, imprimeurs à Québec, s'est fait une spécialité de toutes les publications en rapport avec les Caisses Populaires. On peut se procurer là, à prix très réduit, toute la papeterie et autres choses nécessaires pour fonder une C. D.

Nous n'écrivons pas ceci pour faire de la réclame, mais uniquement pour faciliter le travail de ceux qui voudraient établir une de ces sociétés si utiles aux Caisses Populaires tant des villes que de la campagne.

Et toujours dans le même but, il n'y a pas de doute que la Caisse Desjardins de Saint-Jean-Baptiste, Man., s'estimera heureuse, à l'occasion, de déléguer quelqu'un pour la représenter à l'établissement d'une nouvelle Caisse dans la province.

Ce délégué apportera à la Caisse nouvellement née, les sympathies de son ainée, et au besoin, le fruit de son expérience.

J.-C. St-Amant, ptre.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

Sous cette rubrique, ainsi que l'a annoncé ci-haut la direction nous nous proposons de traiter de ce sujet d'une manière générale en même temps qu'instructive. Nous nous efforcerons d'être clairs et compréhensifs à tous et même (espérons-le) intéressants.

Entr'autres choses nous causerons de l'enseignement musical, constituant par là un élément absolument nouveau et familial dans une publication du genre de la *Liberté*.

Autrefois, les seules personnes poussées par une sorte de vocation s'adonnaient à la musique. Aujourd'hui, tout le monde la cultive; elle est entrée dans nos moeurs et est devenue en quelque sorte l'ornement du foyer. La propagation de cet art devait fatalement provoquer le besoin d'un enseignement plus complet

La meilleure preuve que nous puissions en fournir est que beaucoup de personnes, éloignées de tout se voient dans la nécessité de recourir aux leçons par correspondance pour compléter leur éducation musicale.

En outre, le niveau artistique s'est considérablement élevé depuis cinq ou six ans dans le Manitoba.

La fondation de sociétés musicales, harmonies, fanfares, et même d'orchestres symphoniques non seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les petites bourgades a puissamment contribué à l'instruction musicale du peuple.

On ne peut donc plus aujourd'hui se contenter d'astreindre les élèves aux seuls exercices consacrés par la routine. Pour ne citer que l'exemple du violon, la pratique de cet instrument ne nous semble devoir être désormais profitable qu'à la condition d'y joindre une connaissance plus approfondie du solfège ou éléments d'instruction musicale.

De même qu'on apprend aux enfants à lire et à écrire des mots, de même il est nécessaire qu'on leur apprenne à lire et à comprendre la musique et si vous voulez que vos filles et vos fils aboutissent à un résultat sérieux dans l'étude d'un instrument de musique quelconque, faites-leur étudier auparavant les notions constitutives de la musique, c'est le meilleur moyen, nous dirons même le seul moyen de leur donner la chance de devenir de bons musiciens.

L'enfant qui commence l'étude du piano, du violon ou de n'importe quel autre instrument sans avoir au moins appris les premières notions de solfège qui lui font comprendre ce qu'est la musique et quelle est la notation rencontre dès le début des difficultés presque impossible à surmonter et perd un temps considérable qu'il ne rattrapera jamais, quoiqu'il fasse.

Nous ne saurions trop insister sur ce sujet, car beaucoup de pères et de mères de famille, n'ayant qu'une idée lointaine de ce qu'est la musique, confient leurs enfants à des professeurs de piano, violon, flute, etc., avant de leur faire apprendre seulement le nom des notes et les retardent ainsi, considérablement, dans l'étude de leur instrument. Ne croyez pas que vous gaspillez du temps ou de l'argent parce que votre fils dépense un ou deux mois à apprendre un peu de théorie musicale avant de toucher l'instrument de leur choix car, en réalité c'est tout le contraire. Lorsqu'ils auront compris ce qu'ils ont à faire ils progresseront beaucoup plus rapidement et apprendront en six mois ce qu'ils auraient péniblement appris autrement en un an. L'expérience, du reste, le prouve surabondamment et ceci n'est que la simple explication du fait que certains enfants avancent beaucoup plus rapidement que d'autres sans que l'on puisse dire que les derniers aient moins d'apparentes dispositions que les premiers.

Tous peuvent apprendre la musique et faire de bons musiciens mais pour cela de bons débuts sont nécessaires, ainsi que les leçons de professeurs capables, sérieux et expérimentés.

Les réels incapables sont rares (principalement parmi le peuple de sang Français) et il est facile de les reconnaître au premier coup d'oeil.

La semaine prochaine nous parlerons de la façon de commencer l'éducation des enfants et donnerons à ce sujet des conseils pratiques aux mères de famille.

Robert Gens,
Professeur de violon, Saint-Boniface.

TRIBUNE LIBRE

Saint-Boniface, le 15 août 1913.
Monsieur le directeur de
La Liberté.

Monsieur,

Je vous demanderai de bien vouloir m'accorder l'hospitalité de votre aimable journal pour répondre à un article paru le 12 courant où je suis nommé. Je n'ai pas l'intention d'abuser de votre générosité et vous remercie tout d'abord du compte rendu que vous avez bien voulu faire de mon adresse aux Français lors de la célébration de notre fête nationale le 14 juillet dernier.

Mon compatriote qui se signe "Lorrain" semble avoir mal interprété mes paroles. Je n'ai fait aucun reproche aux Français, qui pour une raison ou une autre n'ont pu se joindre à ceux présents à la célébration de cette fête. L'Union Nationale Française de l'Ouest avait invité tous les membres de la colonie française et aussi tous les amis de la France et des Français. A considérer l'assistance nombreuse grossie d'un grand nombre de Canadiens-Français et autres personnes de langue française, j'estime que ce fut un grand succès.

Cette fête n'avait aucun but politique et tous les discours qui furent prononcés font preuve de la délicatesse de leur auteur. Personne à mon avis n'a pu se croire froissé et j'estime que mon compatriote Lorrain ne se pétendra pas plus Français qu'un autre bon Français.

S'il prétend connaitre l'histoire, il la comprend mal ou alors veut l'interpréter à sa façon. Je ne veux pas prétendre à une polémique non justifiée. Je n'ai d'ailleurs pas le temps de m'astreindre à cela. Je dirai simplement que le Gouvernement Français ayant décrété le 14 juillet comme fête nationale de la France, il est tout naturel que cette fête qui est universellement célébrée en tous pays par les colons français le soit aussi au Canada. Je veux bien admettre que lorsque tout autre jour, ou que toute autre fête nationale sera choisie par le Gouvernement Français, les Français en pays étranger devront s'y soumettre et si ce jour choisi est le Sainte Jeanne d'Arc, je puis ajouter qu'un meilleur choix ne pourrait être fait.

Je regrette pourtant que mon compatriote prenne plaisir à vouloir ainsi rappeler ces prétendues pages noires de notre histoire et il me semble qu'il aurait pu s'éviter cela dans un pays où nous avons tant de liens sacrés ou même jusqu'à présent nos amis canadiens-français ont toujours eu le tact et la délicatesse d'éviter toute allusion blessante.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet et je ne tiens aucune rigueur à cet ami pour un excès de zèle et de patriotisme.

Je lui demanderai de bien vouloir comprendre le vrai sens et le but principal de mon adresse. Je n'ai pas prétendu donner une leçon aux Français, mais seulement quelques bons conseils. Je leur ai demandé de se solidariser, de se respecter entre eux et de s'entre-aider. Je voudrais qu'ils se joignent tous à notre Association afin de former un groupement solide. Notre but est facile à comprendre et tout désintéressé. Que mon compatriote se renseigne et il apprendra que jusqu'à présent, les membres actuels de l'Union Nationale Française de l'Ouest n'ont à leur actif que dévouement et sacrifices pécuniaires pour leurs compatriotes qui ont été dans le besoin.

C'est en vue de plus grands sacrifices encore et pour faire encore plus de bien qu'un appel a été fait, afin que la colonie française de l'Ouest puisse mieux s'affirmer et se connaître et avoir comme fruit de tous ces efforts la glorificaton de la France.

J'ose croire que mon compatriote sera satisfait de cette explication et qu'il voudra bien m'éviter toute polémique. Je suis à sa disposition pour le satisfaire en toute occasion s'il veut bien se présenter et joindre notre Club et prendre sa part de dévouement à ses compatriotes et à la cause française.

C. Buffet.

LANGUE UNIVERSELLE

("CITIZEN" D'OTTAWA.)

"On a suivi avec intérêt les progrès accomplis vers l'acquisition d'une langue universelle. L'unité croissante de l'humanité requiert plus que jamais un tel médium. Les vieilles démarcations tendent à disparaître devant de nouvelles relations. Lorsqu'un homme peut faire le tour du monde en 36 jours on a devant soi la preuve qu'il ne peut s'éloigner beaucoup de son foyer. C'est pourquoi on a besoin d'un langage au moyen duquel tous puissent converser.

"Le latin fut probablement l'un des premiers à revendiquer cet honneur, et l'un des véhicules les plus longtemps employés comme médium universel.

"Dans le monde occidental, l'espagnol a joui des mêmes privilèges durant de longues années, et il survit encore comme tel dans la majeure partie de l'Amérique centrale. Le français a été connu de partout, suivi de près par l'allemand. Les Anglo-Saxons ont été fortement d'opinion que la langue anglaise occupait le premier rang dans la course à l'universalité, et ils n'ont pas eu tort, si l'on s'arrête à considérer l'essor mondial de l'empire et du commerce britanniques.—(? ?)

"Il est significatif que sur les nouveaux timbres-postes émis par la République chinoise, l'anglais est employé à l'égal du chinois faisant voir l'influence de l'idiome saxon en ces contrées. IL EST EGALEMENT SIGNIFICATIF DE REMARQUER QUE LORS DU RECENT CONGRES GEOLOGIQUE DE TORONTO, ON RAPPORTE QUE LE LANGAGE LE PLUS EMPLOYE A ETE LE FRANCAIS. Il n'y a pas à douter que ces deux langues sont aujourd'hui au frontispice, l'une ou toutes les deux promettant de devenir des moyens universels d'expression. Le fait que le Canada les reconnait toutes deux comme officielles est d'une importance non équivoque, en ce qui concerne les futures destinées du Dominion."

HYMNE

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martys! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue.
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones.
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sepulcre où nous nous inclinons,
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

VICTOR HUGO.

LE FOSSOYEUR SARTO

Trait peu connu de la vie du curé Sarto:

Le choléra sévissait dans sa paroisse. La panique en chassa les habitants. Le fossoyeur prit la fuite. Personne des quelques-uns qui restaient quand même, à l'exemple du curé, ne voulut remplacer le fugitif. Alors, très simplement, le curé reprit la pioche et la pelle du fossoyeur.

Et le futur Pie X se mit à ensevelir les cadavres, sur lesquels il avait prié, de ceux qu'il prépara à la mort chrétienne.

La contagion l'épargna.

Le nombre ne fut pas petit des fosses qu'il creusa, qu'il aspergea d'eau bénite, tout seul, car personne n'assistait aux funérailles—et sur lesquelles il planta une croix de bois dans l'humble cimetière.

Devant cet acte de sublime charité, le fléau s'arrêta. Les survivants, les revenus purent se faire une idée, plus exacte, d'un curé de campagne.

Malgré lui, le bruit de cet héroïsme obscur se répandit partout.

Et cela fit du bien aux âmes, à l'Eglise. Le curé, lui-même, n'y perdit rien.

Il avait pratiqué, à la lettre, un des préceptes de la vieille charité biblique. Tobie tonsuré, il s'était honoré en honorant la mort et les morts.

Il savait, ce curé, que le cadavre du chrétien n'est pas une charogne; que le corps du chrétien fut un temple de l'âme et de Dieu, à l'image de qui l'homme est fait. Il savait que ce corps sanctifié par l'Eucharistie, le baptême, l'onction sainte, l'eau lustrale et les prières, ne retourne en poussière que pour revenir, un jour, à la vie éternelle.

* * *

Protagonistes de la mort *si vile*, de la mort sans Dieu, sans prêtre, sans Christ,—avec le four, au bout,—méditez cette histoire du curé Sarto...

* * *

Et dire que ce sont précisément ceux qui déshonorent la mort, qui prétendent faire de l'homme déshonoré, animalisé, un *Dieu!...*

L. Hacault.

"WINNIPEG CATHOLIC"

Le *Free Press* du 16 août a publié une longue diatribe contre Mgr l'Archevêque. Le tout signé "Winipeg Catholic" afin de piquer la curiosité du public tout comme autrefois un écrivain pornographe signait des romans "Abbé X", afin de forcer l'indifférence du public pour ses oeuvres.

A moins d'être triplement idiot personne ne s'y laissera prendre et croira que c'est l'oeuvre d'un catholique. Trop de haine et trop de pensée protestante s'y montrent. Et pour qui a suivi assidûment le *Free Press* dans toutes ses polémiques sur la question scolaire, il y découvre à première vue un article de rédaction tellement fielleux et crasse qu'on n'a pas osé le publier en page ordinaire de rédaction. Et pourtant elle est largement accueillante à toutes les vilenies contre le catholicisme et le français.

Dans la lettre du "Winnipeg Catholic" même pensée et même vêtement que dans tous les articles de rédaction. Seulement l'auteur s'est comprimé le coeur un peup lus fortement qu'à l'habitude et le pus a jailli plus abondamment.

Le *Free Press* peut continuer. Peut-être quelques-uns de ses lecteurs sont-ils assez gogos pour avaler de pareilles couleuvres mais les catholiques ne s'y laissent pas prendre.

Sur tous et chacun de ses articles se voit l'étiquette du *Free Press*. C'est aussi significatif que l'étiquette "Poison" sur une fiole quelconque. Les prudents n'y touchent pas.

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit, ou de sa faiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui; et il y en a une autre, qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

* * *

Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

* * *

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui peuvent nous arriver.

LES ETONNANTES AVENTURES DE JEAN LAMY

ADAPTE DU HOLLANDAIS

Quand la guerre fut finie, on renvoya les soldats dans leurs foyers. Et Jean Lamy, congédié lui aussi, reçut quatre grosses piastres en argent et quatre pains bis, avec lesquels il prit le chemin de chez lui. Mais saint Pierre, déguisé en quêteux, l'attendait dans la rue et lui demanda la charité.

—Mon ami, dit Jean, je n'ai pour tout bien que quatre pains bis et quatre grosses piastres en argent, mais vous en aurez une part; et il lui donna un pain bis et une grosse piastre.

—Que le bon Dieu vous bénisse! dit saint Pierre, et Jean continua son chemin.

Un peu plus loin, saint Pierre déguisé d'une autre façon, le rencontra de nouveau et de nouveau lui demanda la charité. Jean, ne soupçonnant pas qu'il avait affaire au même homme, lui donna, comme auaparavant, un pain bis et une grosse piastre.

—Que le bon Dieu vous bénisse! dit saint Pierre en s'éloignant pour se porter au coin d'une autre rue, déguisé cette fois en "vieil aveugle"; et quand Jean vint à passer, il lui demanda de nouveau la charité. Et Jean, qui avait bon coeur, lui donna derechef une grosse piastre et un pain bis.

—Que le bon Dieu vous le rende! dit saint Pierre; et Jean Lamy, continuant sa route en chantant et en sifflant, s'en vint à une auberge de campagne ayant pour enseigne "Au dernier écu".

—Voici mon affaire, dit Jean en poussant la porte et s'étant fait apporter un pot de bière, il mangea son dernier pain bis et ayant payé avec sa dernière grosse piastre, il sortit, lorsque saint Pierre lui barra le passage Cette fois le saint homme était habillé en soldat et Jean ne le reconnut pas davantage.

—Eh! bonjour, camarade, dit le saint, n'êtes-vous pas en état de me faire avoir un morceau de pain et un pot de bière, car je n'ai pas d'argent!

—Je le ferais de tout mon coeur, dit Jean, mais voici: j'avais quatre pains bis et quatre grosses piastres, quand on m'a congédié; sur mon chemin, j'ai rencontré trois miséreux et je leur ai donné à chacun une piastre et un pain; et je viens de dépenser ici mon dernier écu pour un pot de bière et mon dernier pain; donc rien à faire, camarade, de ce bord-ci!

—C'est malheurex, dit saint Pierre, mais nous n'y pouvons rien. Avez-vous un métier?

—Pas un, dit Jean, et vous?

—Moi, dit le saint, je connais un peu la médecine et ce serait étonnant si avec cela je ne pouvais pas gagner ma vie.

—Je n'y connais rien, dit Jean, mais je pourrais toujours quêter.

—Ce n'est pas un métier, répondit saint Pierre, mais venez avec moi et nous séparerons en frères ce que je gagnerai.

—Voilà qui s'appelle parler, dit Jean. Et tous deux s'enfoncèrent dans le pays.

Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent à une ferme à moutons; de l'intérieur de laquelle venaient des cris et des lamentations. Ils entrèrent et trouvèrent le fermier bien malade et prêt à mourir; sa femme, à côté du lit, pleurait et gémissait.

—Cesse tes cris et tes lamentations, dit le saint, je guérirai ton mari. Et sortant de son sac une boite de graisse, il en frotta le malade: un frisson lui passa sur le corps, de la tête aux pieds, il ouvrit les yeux comme quelqu'un qui se réveille, se leva et fut guéri! Et les gens de se réjouir et de remercier saint Pierre en le priant de dire son prix: mais le saint secoua la tête et plus ils insistaient, plus il refusait d'accepter quoi que ce soit.

Mais Jean Lamy était loin d'approuver ce refus et il pousait continuellement saint Pierre et disait: Prenez au moins de quoi manger!

Enfin, après maintes instances, la fermière sortit et rentra avec un gentil petit agneau.

—Vous allez du moins accepter ce petit animal, dit-elle à saint Pierre.

—Non, non, dit le saint.

—Imbécile, intervint Jean, avec tous vos talents, vous allez nous faire mourir de faim: nous pouvons manger cet agneau.

—Eh bien, dit saint Pierre, si vous voulez le porter, je l'accepterai; mais je refuse catégoriquement de le porter.

—Si ce n'est que cela, dit Jean, je le porterai bien; et le prenant sur ses épaules, il sortit, suivi de son compagnon.

Au bout d'une longue, longue route, ils arrivèrent à un grand, grand bois. Et l'agneau, sur les épaules de Jean, commençait à peser et Jean avait une telle faim, qu'il s'arrêta et déposa l'agneau à ses pieds.

—Camarade, dit-il, vous plait-il que nous mangions ici notre agneau?

—Je n'ai cure, dit saint Pierre, mais je ne m'occuperai ni de la boucherie ni de la cuisine.

—Suffit, dit Jean, j'ai été soldat.

—Parfait, dit le saint, et pendant que vous vous occuperez, je vais aller faire un tour dans le bois; mais je ne veux pas que vous commenciez à manger avant que je sois revenu.

—Ca va, dit Jean, n'ayez crainte.

Et saint Pierre entre dans le bois, cependant que Jean tuait et apprêtait l'agneau. Et après quelque temps, comme le saint ne revenait pas, il survint à Jean une telle fringale qu'il ne put résister: il attrapa le coeur de l'agneau et le mangea. Le dernier morceau en était à peine disparu que saint Pierre arriva.

—Vous pouvez manger l'animal tout seul, dit-il, je ne demande que le coeur.

—Le coeur, dit Jean, le coeur.. et prenant son sabre, il faisait semblant de retourner les morceaux et de chercher... je n'en trouve pas de coeur!

—Où peut-il être? demanda saint Pierre.

—Oui, où peut-il bien être, je n'en sais rien!... Mais, imbéciles que nous sommes, je n'y pensais pas, dit Jean: nous cherchons le coeur et les moutons n'en ont pas, parbleu!

—Comment! les moutons n'ont pas de coeur... voilà quelque chose de nouveau!

—C'est comme je vous le dis, les moutons n'ont pas de coeur.

—Voyons, voyons, camarade, dit le saint, pourquoi les moutons n'auraient pas de coeur? Tous les animaux en ont un...

—Oui, dit Jean, tous les autres animaux ont un coeur, mais les moutons pas... tout le monde sait cela, pensez-y bien et vous vous en rappellerez.

—Enfin, dit le saint, si cet agneau n'a pas de coeur, je n'en mangerai pas, vous pouvez le manger tout seul, je n'en veux point.

—Sans refus, camarade. Et il mangea la moitié de l'animal et mit l'autre moitié dans son sac.

Puis, nos deux voyageurs continuèrent leur route et arrivèrent à une rivière qui leur barrait le chemin.

—Il nous faut traverser ici, dit saint Pierre; à vous l'honneur!

—Après vous, camarade, répliqua Jean, qui se disait "Si l'eau est trop profonde, je reste de ce bord-ci."

Alors saint Pierre entra dans l'eau qui ne fit que lui mouiller les genoux. Jean, voyant cela, se lança de tout coeur, mais bientôt enfonça jusqu'au cou.

—Hola, camarade, s'écria-t-il, au secours!

—Si vous voulez avouer, dit saint Pierre, que vous avez mangé le coeur de l'agneau.

—Vraiment, dit Jean, je n'en ai jamais vu, et il fit un pas en avant, mais l'eau lui monta à la bouche.

—Au secours, sauvez-moi! s'écria-t-il.

—Si vous voulez avouer, redit le saint, que vous avez mangé le coeur de l'agneau.

—Mais je n'en pas vu de coeur!

Malgré tout, saint Pierre ne voulait pas le laisser périr, et commandant à l'eau de baisser, il lui aida à traverser.

A force de marcher, ils arrivèrent à une grande et belle ville dans laquelle la fille du roi se mourrait. Et Jean se mit à penser que là sans doute ils allaient faire une riche moisson.

—Mon ami, dit-il à saint Pierre, si nous pouvons guérir le princesse, j'ai idée que notre fortune est faite.

Mais le saint n'avait pas l'air de se presser et plus Jean répétait son refrain, moins saint Pierre allait vite, si bien que quelques heures après, ils entendirent dire que la princesse était morte.

—Voyez-vous, dit Jean, avec tout vos retards, nous avons perdu une belle chance.

—Soyez tranquille, dit son compagnon, je peux faire plus que guérir les malades, je peux aussi ressusciter les morts.

—En ce cas, reprit Jean, nous gagnons davantage et d'un seul coup nous pouvons prendre la moitié du royaume!

Ils entrèrent dans le palais du roi où tout était plongé dans la plus grande tristesse. Saint Pierre pénétra jusqu'au roi.

—Sire, dit-il, ne vous désolez plus, je viens rappeler votre fille à la vie.

Sur l'ordre du souverain, saint Pierre et Jean Lamy furent emmenés dans la chambre où sur son lit de mort reposait la princesse. Le saint se fit apporter un grand chaudron plein d'eau et quand il fut arrivé, il fit sortir tous ceux qui étaient dans la chambre, où il s'enferma avec Jean. Jean reçut l'ordre de faire un grand feu au-dessous du chaudron et pendant ce temps saint Pierre coupait la princesse en morceaux et les jetait dans l'eau bouillante. Et quand ils eurent bouilli assez longtemps pour qu'on put séparer facilement la chair des os, le saint pris les os, un par un, et les mit, chacun à sa place, sur la grande table qui se trouvait dans la chambre; et quand il eut pris dans le chaudron le dernier os et l'eut mis en place, il étendit sur eux sa main droite et cria par trois fois:

—Au nom de la Sainte Trinité, princesse, levez-vous!...

Et au troisième appel, la fille du roi se leva, fraîche et vermeille et alla vers son père, dont je vous laisse à penser la joie et la surprise.

—Demandez-moi, dit-il à saint Pierre, ce que vous voudrez, fut-ce la moitié de mon royaume, et je vous le donnerai.

—Non, répondit le saint, je ne demande rien.

—Hélas! quel imbécile! pensa Jean en donnant un coup de coude dans le côté du saint; êtes-vous fou, lui souffle-t-il dans l'oreille, si vous ne voulez rien pour vous, demandez au moins quelque chose pour moi.

Le roi voyant que saint Pierre ne voulait rien accepter mais que son compagnon paraissait plus avide, donna ordre à son trésorier de remplir d'écus d'or le sac de Jean qui se laissa faire volontiers.

Et les deux voyageurs sortirent de la ville pour de nouveau s'enfoncer dans la campagne. Et toujours marchant, ils arrivèrent à un bois, au carrefour de plusieurs routes.

—Maintenant, dit saint Pierre, il nous faut partager cet argent.

—Volontiers, répondit Jean.

Et prenant l'argent, saint Pierre en fit trois parts égales.

—Pourquoi, pensa tout haut notre Jean, pourquoi trois parts, alors que nous ne sommes que deux à partager?

—La première part est pour moi, répondit saint Pierre, la deuxième pour vous, et la troisième...

—Oui, la troisième?

—La troisième est pour celui qui a mangé le coeur de l'agneau.

—Alors, elle est pour moi, dit Jean, car c'est moi qui l'ai mangé, et il se mit en frais de ramasser son argent.

—Hé, hé, camarade, dit saint Pierre, les moutons n'ont pas de coeur.

—Comment pouvez-vous parler comme cela, dit Jean, les animaux ont tous un coeur; pourquoi les moutons n'en auraient-ils pas?

—Voyons, pensez-y bien, tout le monde sait que les moutons n'ont pas de coeur.

—Je le vois mieux que personne, dit Jean, puisque c'est moi qui ai mangé le coeur de l'agneau et je puis vous assurer qu'il était même fort bon!

—Ecoutez, camarade, dit saint Pierre, il n'y a pas moyen de s'entendre avec vous! Vous pouvez garder tout l'argent, mais je ne reste pas avec vous; allez votre chemin, moi je prendrai le mien!

Et saint Pierre, se levant, prit la rue à droite. Jean ramassa son sac plein d'écus d'or et prit la rue à gauche.

—Bon débarras, se dit-il; en fin de compte, le particulier n'était guère commode!

Et chantant, buvant, dansant, il fit tant la fête que bientôt il arriva à son dernier écu. Forcé de prendre de nouveau le chemin, il arriva dans une grande ville, dans laquelle venait de mourir la fille du roi.

—Voilà, se dit Jean, une chance pour moi, et cette fois je me ferai payer ce que cela vaut!

Il pénétra donc jusque chez le roi et lui annonça qu'il était prêt à ressusciter sa fille. Le souverain avait quelque peu entendu parler d'un soldat congédié qui parcourait le pays et redonnait la vie aux morts et il pensa que notre Jean était l'individu en question et le laissa faire. Comme il l'avait vu faire à saint Pierre, Jean se fit apporter un grand chaudron plein d'eau, fit sortir tous les assistants et se renferma dans la chambre de la princesse; et ayant fait un gros feu au-dessous du chaudron, il y jeta les morceaux du corps qu'il avait coupés et les y laissa bouillir jusqu'à ce que la chair se sépara facilement d'avec les os. Puis plaçant les os, du mieux qu'il put, sur une grande table, il étendit la main droite et cria trois fois comme il l'avait entendu faire par saint Pierre: Au nom de la Sainte Trinité, princesse, levez-vous! Mais pas un os ne remua! Jean commença à s'inquiéter et répéta ses trois appels, mais la princesse restait morte.

Jean se fâcha. "Mais lève toi donc, idiote, ou je te jette au feu!"

Il n'avait pas fini de proférer la menace que devant lui apparut son ancien compagnon de voyage.

—On ne se mêle pas de vouloir ressusciter des morts, dit saint Pierre, de méchante humeur, quand on n'est pas capable seulement d'assembler les os.

Jean, mal à son aise, mais content de revoir son camarade, lui dit:

—Donnez-moi donc un coup de main, l'ami, car j'ai peur d'avoir mal réussi.

—Gardez-vous de retoucher ces os et écoutez bien ce que je vais vous dire. Pour cette fois, passe, je vais vous aider, mais prenez bien garde de jamais recommencer; et par-dessus le marché, je vous défends d'accepter une récompense!

Puis mettant à leur place tous les os de la princesse, il l'appela par trois fois et la jeune fille se leva, fraîche et vivante. Et saint Pierre disparut par la fénêtre... Jean, satisfait de voir l'aventure heureusement terminée, l'était moins en pensant à la condition imposée.

—Voilà une condition peu agréable! Il donne d'une main pour reprendre aussitôt de l'autre!

Le roi, transporté de joie à la vue de sa fille revenue à la ville, voulut combler Jean de riches présents.

—J'ai promis, lui répondit celui-ci, de ne prendre ni argent ni biens, mais mon sac n'a pas fait cette promesse, ajouta-t-il.

Et le roi fit remplir le sac de pièces d'or.

Jean tout joyeux se remit en chemin. Comme il sortait des portes de la ville, il rencontra de nouveau saint Pierre.

—Quel bonheur!... commença-t-il, mais le saint ne lui laissa pas le temps de continuer.

—Vous êtes un coquin, un menteur, dit saint Pierre; je vous avais défendu de rien accepter en récompense et votre sac est plein d'or.

—Ce n'est pas ma faute, répondit Jean. J'avais beau leur dire que je ne voulais rien, ils ont rempli mon sac d'or. Qu'y pouvais-je?

—Il n'y a pas moyen de vous prendre, dit saint Pierre, mais si vous voulez me promettre de ne plus essayer de rendre la vie aux morts, je vous donnerai quelque chose qui vous sera beaucoup plus utile.

—Volontiers, vous avez ma promesse, d'autant plus que ce métier est malaisé à apprendre.

—Eh bien, changez de sac. Quand vous souhaiterez de voir quelque chose dans mon sac, cela y entrera aussitôt et ne pourra en sortir que si vous le voulez.

—Cela pourra me servir en effet, dit Jean.

—Et maintenant, adieu, il faut que je m'en aille. Vous ne me reverrez plus.

—Adieu camarade! Sans rancune!

Jean, son sac plein d'or, était de nouveau un homme riche; il mangea et but, il invita et dépensa, si bien que son argent s'en alla avant longtemps. Un jour, comme il ne lui restait que deux écus, il entra dans une auberge, et comanda un pot de bière et un pain. Et cependant qu'il mangeait ce pauvre repas, l'odeur d'un rôti vint chatouiller son odorat.

—Seigneur, dit-il, que cela sent bon! Et se levant tout doucement, il alla jeter un coup d'oeil dans la cuisine, où deux poulets gras rôtissaient à la broche.

—Je voudrais, dit-il, qu'ils entrent dans mon sac! et à l'instant même, Jean s'aperçut, par la pesanteur de son sac, que les poulets y étaient entrés. Appelant la patronne, il paya son écot et se mettant en chemin, il atteignit rapidement le bord d'un bois et s'installa pour prendre un bon repas. Pendant qu'il s'en donnait à coeur joie, vinrent à passer deux pauvres journaliers qui dévoraient des yeux le deuxième poulet auquel Jean n'avait pas encore touché.

—Tenez, dit Jean, vous pouvez avoir celui-ci, j'en ai assez d'un.

Les deux journaliers, au comble de la joie, reçurent cette aubaine avec force remerciements et entrèrent, chemin faisant, dans le même auberge d'où Jean était sorti avec les poulets, avec l'intention d'y manger leur repas à peu de frais. A la vue de ces deux hommes, portant un de ses poulets, au sujet desquels le patron et sa femme se disputaient depuis le départ de Jean, ces derniers leur tombèrent dessus à bras raccourcis et les jetèrent dehors sans perdre de temps.

Cependant, Jean poursuivit sa route et arriva, à la brunante, dans une région où il y avait un grand château et tout près, une misérable petite auberge. Jean entra et demanda à coucher.

—Impossible, dit le patron, mon auberge est pleine de commerçants étrangers, mais si vous n'êtes pas peureux, vous pouvez coucher dans le château, dont j'ai la clef.

—Et de qui aurais-je peur, demanda Jean.

—C'est que, dit le patron, le château est hanté et de tous ceux qui sont allés coucher là, aucun n'est revenu.

—Si ce n'est que cela, dit Jean, je vais y aller coucher; si les autres ne sont pas revenus, c'est qu'ils s'y sont bien trouvés.

—Risée à part, dit l'aubergiste, c'est la vérité, vous risquez votre vie.

—Je veux savoir ce qui se passe là-dedans, donnez-moi la clef, de quoi manger et boire et de la lumière.

L'aubergiste lui donna ce qu'il demandait et Jean entra bravement dans le château. Quand il eut bien mangé et bu, il alla s'asseoir dans un grand fauteuil et tomba bientôt endormi. A minuit, au son d'une cloche, Jean fut réveillé par un bruit épouvantable; ouvrant les yeux, à la lueur de sa chandelle qui brûlait encore, il vit neuf diables d'une laideur hideuse qui dansaient autour de lui; ils avaient des cornes crochues et pointues, de grandes queues noires et les yeux comme des charbons ardents.

—Ha, ha! s'écria Jean, vous aimez la danse, dansez donc, mes vieux, mais ne m'approchez pas trop, je vous donne avis.

Les diables éclatèrent d'un rire si horrible que les oreilles de Jean en furent bouchées et, dansant et hurlant ils se rapprochèrent de lui.

—Arrière, mauvais drôles, arrière! s'écria Jean un peu inquiet.

Mais les diables vinrent si près de lui que de leurs pieds de bouc ils écrasaient les pieds de Jean et de leurs queues carressaient sa face.

—Arrière, race de damnés, clama-t-il, laissez-moi la paix ou je tire mon sabre!

Mais plus Jean se défendait, plus les diables s'excitaient, et il avait beau donner dans le tas de formidables coups d'épée, jamais il n'en touchait. Enfin, ils se saisirent du pauvre soldat et l'entraînaient par les jambes.

—Assez! dit-il tout d'un coup, et tous dans mon sac!

Et au même instant les neuf démons s'élancèrent dans le sac et il se fit dans le château un silence si profond qu'on aurait pu entendre voler une mouche!... Jean, épuisé par tant d'émotions, s'endormit dans le fauteuil, après avoir mis le sac sous ses pieds.

Le lendemain, de bon matin, l'aubergiste vint, avec le propriétaire du château, voir ce qu'il était arrivé et ils trouvèrent Jean qui dormait encore bien tranquillement dans son fauteuil.

—Holà, camarade, dit l'aubergiste en le secouant, comment la nuit s'est-elle passée?

—Pas trop mal, répondit Jean.

—Les revenants ne sont-ils donc pas venus?... demanda le propriétaire du château.

—Oui, dit Jean, mais je pense qu'ils ne reviendront plus, je les ai dans mon sac; et il leur raconta les événements de la nuit.

Jean fut richement récompensé et le châtelain voulait à toutes forces qu'il demeura avec lui; mais Jean ne voulait pas: "Je suis habitué à courir le monde, dit-il, et ma santé exige de l'exercice."

Il continua donc son chemin et arriva bientôt à une torge où il entra et mit son sac sur l'enclume.

—Hola! mes gens! dit-il aux forgerons, frappez-moi sur ce sac jusqu'à ce que vous soyez bien fatigués. Il y a de l'argent à gagner!

En entendant cela, les quatre forgerons s'armèrent chacun d'un lourd marteau et se mirent à battre en mesure le sac déposé sur l'enclume; mais au premier coup ils entendirent un tel concert de hurlements et d'imprécations dans le fond du sac qu'ils n'osèrent plus continuer à frapper et jetèrent sur le soldat des regards inquiets.

—Continuez, continuez, dit Jean, cela leur fait du bien." Et il conta son aventure.

Alors les quatre forgerons, avec un nouvel entrain, se mirent à frapper et ne s'arrêtèren qu'à bout d'haleine et de forces; depuis longtemps on n'entendait plus dans le sac ni plaintes ni hurlements. Jean donna une pièce d'or à chacun des forgerons, ramassa son sac et le vida dans la forge; il en tomba huit diables bien morts et un neuvième passablement massacré, mais qui réussit à sortir tant bien que mal de la boutique et ne fit qu'un saut en enfer.

Après cette aventure, Jean Lamy parcourut le monde pendant bien des années encore, le sac au dos; mais petit à petit, ses pas devinrent plus courts, ses jambes plus molles, son dos plus courbé et, bien qu'il eût aimé à vivre quelque temps encore, il comprit que sa vie achevait. Il se rendit alors consulter un pieux ermite pour savoir ce qu'il lui fallait faire pour entrer au ciel.

—Mon ami, dit l'ermite, il y a sur cette terre deux chemins: l'un large et facile, mène à l'enfer; l'autre, étroit et malaisé, conduit au ciel: choisissez!

—Voyons, se dit Jean, à mon âge on ne prend pas un chemin étroit et malaisé! J'arriverai bien au ciel sans cela! Et il s'engagea dans le chemin large et facile. Après trois jours de marche il arriva à une grande porte noire en fer. C'était la porte de l'enfer.

Jean frappa un coup avec le marteau d'acier qui s'y trouvait et un diablotin apparut à une petite fenêtre... C'était le même diablotin qui avec huit autres, avait séjourné dans le sac de Jean.

Il ferma la fenêtre précipitamment et courant en toute hâte trouver Lucifer, il lui dit:

—Maitre, il y a devant la porte un soldat, le sac au dos. Au nom de tous les damnés de l'enfer, ne le laissez pas entrer. Je connais ce gars là: il nous souhaiterait tous dans son sac et alors adieu! J'en sais quelque chose! Ne le laissez pas entrer!

* * *

Quand Jean Lamy se fut convaincu qu'on ne le laisserait pas entrer, il se remit en route, tout en pensant que peut-être, vu ses aventures avec les serviteurs de Satan, il pourrait avoir meilleure chance au ciel. Et pendant trois longues heures, cheminant à travers des chemins rocailleux et des frondières épouvantables, il arriva devant la porte d'or du ciel. Jean frappa et saint Pierre lui ouvrit.

—Tiens, se dit Jean, une anciene connaissance! Mon affaire est faite!

Mais le saint, après l'avoir bien examiné, lui dit:

—Mon ami, vous vous êtes trompé, votre place est en enfer!

—Non, répondit Jean. J'en viens, ils n'ont pas voulu me laisser entrer!

—C'est égal, votre place n'est pas ici et vous n'entrerez pas!

—Eh bien, puisqu'il en est ainsi, cela m'est égal; mais si je ne puis entrer ici, reprenez du moins ce qui vous appartient; tenez, voilà votre sac et il le lui allongea par la porte entrebaillée. Saint Pierre, sans arrière pensée, le prit et le pendit à son fauteuil d'or.

—Je souhaite, dit alors Jean, d'entrer dans ce sac!
dédire, se décida à laisser dans la
Et il y vola; et saint Pierre, qui ne pouvait ni ne voulait se céleste demeure son ancien compagnon de voyage.

Henry Tillman.

Saint-Lazare.

LE TRESOR DE GUERRE DE PANDAU

En sa qualité de membre de la commission de la dette publique, M. Zimmermann, député au Reichstag, a fait récemment une visite à la tour de Spandau qui abrite le fameux trésor de guerre de 120 millions de marks constitué il y a quarate ans et dont l'augmentation vient d'être décidée. M. Zimmermann donne dans la *Gazette du Rhin et de la Westphalie* quelques détails sur la composition de ce trésor.

La somme totale en or est renfermée dans 1,200 caisses contenant chacune 10 sacs de 10,000 marks, soit un total de 100,000 marks par caisse. Celles-ci, de forme oblongue, sont confectionnées en bois très dur et munies de ferrures. Chacune porte six cachets apposés par l'administration du Trésor. La pièce du rez-de-chaussée contient 450 caisses et 750 autres caisses se trouvent au premier étage où l'on accède par un escalier en colimaçon.

A chaque visite, la vérification des cachets se fait de la façon la plus minutieuse, puis l'une ou l'autre des caisses est prise au hasard, pesée et ouverte.

Huit sacs de chaque caisse contiennent des pièces de 20 marks, deux des pièces de 10 marks qui portent toutes les millésimes de 1872 et 1873. Chaque sac de 10,000 marks pèse net 3 kg. 9825. Les 1,200 caisses de la tour de Spandau pèsent brutes 52,000 kilos environ et leur poids d'or est de 47,790 kilos.

N. B.—Le marc vaut cinquante centins et le kilo vaut deux livres et un cinquième.

Département des patrons



STYLE SIMPLE.

Le vêtement en un morceau a été longtemps de mode. Le modèle ci-dessus a l'épaule tombante à la mode et un très joli collet rejoignant presque la ceinture dans le dos. La blouse et la jupe ferme sur le devant et la jupe en trois morceaux peut se faire ceinture régulière ou mode empire. De la faille ou des brocarts avec dessins conviennent à point pour ce genre de vêtements. Ils peuvent se faire aussi de tout matériel souple se lavant.

Le patron No. 6,187 comprend les mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 4 3-8 de verges d'un tissu de 44 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dié sous au bureau de ce journal.



POUR GARCONS.

A tout âge le vêtement ample convient pour le jeu et le travail; tous les enfants l'aiment à cause de sa facilité à être fabriqué. Dans ce cas-ci le gilet n'a pas d'ouverture sur le devant mais est fait pour s'enfiler par la tête. Le cou se termine par un large collet matelot. On emploie l'épaule tombant bas et la manche petite se termine au poignet par des remplis.

Des Galates, toiles, piqués et flanelles peuvent être employés pour ce genre de vêtement ainsi que beaucoup d'autres tissus.

Le patron No. 6,201 est pour enfants de 4, 6, 7, 10, 12 ans. La grandeur moyenne demande 2 1-4 d'un matériel de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteraient tout s'ils changeaient de conduite.

DANS LE MONDE

LES ILLETTRES EN ITALIE

Un député accuse le gouvernement de négliger l'instruction.

Naples, 22.—Le député Napoleone Colajanni, d'après un récent recensement, publie un article dans lequel il se plaint amèrement de la grande ignorance des habitants de l'Italie méridionale, où on trouve jusqu'à 70 pour cent d'illettrés.

Il accuse le gouvernement de négliger l'instruction du peuple, pour laquelle on devrait dépenser des millions.

Il ajoute que le gouvernement ne fait de dépenses que pour l'armée et la marine.

"Aucune expansion politique, aucune nouvelle colonie, aucun succès diplomatique ne feront de l'Italie une grande nation, à moins que nous ne prenions soin de l'instruction du peuple, comme cela devrait être."

UN COMPLOT EGYPTIEN

Les nationalistes et le général Kitchener.

Londres, 23.—Le "Daily Express" raconte que le gouvernement découvert un complot formé par les nationalistes égyptiens, dans le but d'assassiner le vicomte Kitchener, agent anglais et consul général en Egypte depuis 1911.

La police de Scotland Yard fait rechercher un étudiant égyptien, récemment de passage à Oxford, que l'on croit être l'auteur du complot. Ce dernier était étroitement lié avec Mohamed Farid bey, Egyptien très en vue dans le parti extrême nationaliste.

Au congrès national égyptien, tenu à Genève en 1910, le territoire français ayant été interdit, Farid bey déclara que le programme du parti jeune égyptien pouvait se résumer en deux mots: "Evacuation et constitution".

Il déclara que rien ne pourrait entraver ce programme, pas même des discours des ministres anglais.

HARRY THAW S'EVADE

Le meurtrier de Stanford White fuit dans le Connecticut grâce à la complicité de ses gardiens.

Matteawan (New-York), 18.—Une évasion sensationnelle a eu lieu, hier matin, ici. Harry Thaw, le meurtrier de l'architecte newyorkais Stanford White, s'est échappé de l'asile d'aliénés où il fut enfermé le 1er février 1908, après que le jury l'eut reconnu fou et, par conséquent, irresponsable du meurtre qu'il avait commis.

L'évasion n'a été que l'exécution d'un plan élaboré de longue date par des amis de l'évadé. Des gardiens de l'asile—a-t-on laissé entendre ici—auraient été dans le complot, mais rien de définitif n'est connu à ce sujet.

Les circonstances dans lesquelles cette évasion s'est produite méritent d'être signalées.

D'après l'enquête qui a été faite, il était environ sept heures quand Harry Thaw a quitté son dortoir. Les pensionnaires de l'asile étaient encore couchés. Harry Thaw, entièrement vêtu, traverse le dortoir, referme la porte derrière lui et se dirige, de l'air le plus dégagé du monde, vers la cour extérieure. Seul, le gardien Barnum est dans cette cour. Il fait les cent pas, attendant d'ouvrir la porte aux fournisseurs de denrées de l'asile. Il remarque la présence du célèbre pensionnaire, mais n'y fait aucune attention. Thaw n'a-t-il pas déclaré, à maintes reprises, qu'il n'aurait jamais recours à l'évasion pour sortir de l'asile, mais seulement aux moyens légaux?

On sonne, c'est le laitier. Barnum ouvre la porte. Mais, avant que le laitier ait eu le temps de pénétrer dans la cour, Thaw file comme une flèche par l'huis grand ouvert et saute dans un automobile qui attend, le moteur en marche.

Avant que le gardien Barnum soit revenu de sa surprise, l'automobile, qui était accompagné d'une autre machine plus puissante, est déjà loin, ne laissant derrière lui qu'un épais tourbillon de poussière. D'un geste furieux, Barnum repousse la porte et s'élance vers le bureau du directeur, en criant de toutes ses forces: "Thaw s'est évadé! Thaw s'est évadé!"

Le directeur, le docteur Kieb, se lance immédiatement, en automobile, à la poursuite du fugitif. Mais cet effort est nul. Thaw était descendu de son automobile pour sauter dans la puissante machine qui accompagnait le première, et c'est à une allure de soixante milles à l'heure que le pensionnaire de Matteawan franchissait les trente milles qui séparent l'asile de la frontière de l'Etat du Connecticut, lieu où Thaw peut se considérer en sûreté.

Sur tout le parcours, la voiture de Thaw conserve la même allure, sans souci des obstacles qui peuvent surgir.

Un nommé William Flamingan, conduisant une voiture, a juste le temps de se garer pour éviter une collision. A travers le village de Stormville, l'auto du fugitif passe comme un éclair.

Comprenant qu'une poursuite est vaine, le docteur Kieb revient à l'asile. C'est alors qu'il fait annoncer qu'une prime de 500 dollars sera offerte à celui qui provoquera l'arrestation de Thaw. Ces 500 dollars s'ajouteront aux 50 dollars offerts par l'Etat en pareil cas.

Actuellement, l'arrestation de Thaw paraît une chose difficile, car, pour ce qu'il s'agit du meurtre de Stanford White, l'extradition de Thaw ne peut être accordée par l'Etat du Connecticut. Pour que l'asile de Matteawan puise obtenir son pensionnaire, il faudrait que Thaw fût arrêté comme fou dans cet état.

On assure que Thaw a été conduit à bord d'un yacht, dans le Long Island, d'où le meurtrier de Stanford White partirait pour l'Europe.

A l'asile, le gardien Barnum a été arrêté. C'est un homme d'excellente réputation, qui fait partie du personnel de l'asile de Matteawan depuis vingt ans.

ARRESTATION DE THAW

Les autorités canadiennes l'expulseront probablement.

Thaw vient d'être arrêté au Canada; telle est la nouvelle qui arrivait de New-York hier matin.

Le célèbre fugitif a été identifié par M. Kelsey, député-sheriff du New-Hampshire, qui reconnut Thaw parmi les voyageurs d'un train.

L'arrestation a été opérée à Hereford, à quelques kilomètres au sud de Sherbrooke (province de Québec).

Le commissaire de police dit que l'homme arrêté a premièrement avoué, puis nié énergiquement être Thaw.

Fouillé, il fut trouvé porteur de plusieurs lettres adressées à M. Harry Thaw, Matteawan Asylum.

Le chef de police, M. Bourdeau, avait d'abord douté de l'identité du prisonnier; mais, après l'avoir interrogé, il déclare:

"Je suis heureux: il n'y a pas de doute possible; cet homme est bien Harry Thaw."

M. Bourdeau attend avec impatience la décision de la justice d'Ottawa: le magistrat semble très embarrrassé de son prisonnier et voudrait savoir s'il a le droit de le garder.

Thaw ne fait que répéter:

"Je ne suis pas un criminel: vous n'avez pas à intervenir. Laissez-moi aller à Québec."

M. Kelsey réclame la prime de $500 promise par l'asile de Matteawan, et il a télégraphié sa réclamation au directeur.

M. Bourdeau a publié le rapport suivant:

"Un homme, supposé être Harry Thaw, âgé d'environ 35 ans, cheveux bruns, vêtu d'un complet bleu-marine, a été arrêté, ce matin, à 5 heures, à l'hôtel Hereford, à quelques kilomètres de Coaticook.

"Des ordres de la police de New-York, nous disant de garder le prisonnier, nous sont parvenus; mais nous ne savons pas si nous sommes en droit de le faire. Le prisonnier sera conduit ce soir à Sherbrooke, où il sera statué sur son cas."

Deux amis qui l'accompagnaient ont été priés de se tenir à la disposition de la police.

Ils ont, ainsi que le prisonnier, pris le docteur W.-L. Shurtleff comme avocat-conseil.

Sur la question d'extradition, les avis sont très partagés. A Washington, on prétend que Thaw peut être extradé pour corruption.

D'autres personnes prétendent que Thaw ne peut être accusé d'un crime, quel qu'il soit, puisque le tribunal lui-même reconnaît qu'il est irresponsable.

Thaw peut encore être refusé par le service de l'immigration comme "indésirable" et expulsé du Canada.

Les autorités de l'immigration au Canada ont déclaré que Thaw serait expulsé et remis entre les mains de la police américaine, selon les lois de l'immigration.

Un article de cette loi dit, en effet, que toute personne, ayant été emprisonnée ou enfermée dans un asile d'aliénés pourra être expulsée du Canada, pendant les cinq années qui suivent la libération ou la sortie.

Les autorités de New-York ayant fait les démarches nécessaires, on croit que Thaw ne sera pas simplement remis dans le New-Hampshire, mais à la frontière de l'Etat de New-York.

Mais Thaw ne l'entend pas ainsi, il a, par télégramme, demandé qu'on lui envoie une forte somme d'argent et aidé de son avocat, se défendra énergiquement et combattra l'expulsion ou l'extradition.

En attendant il a été écroué à la prison de Sherbrooke. Il doit comparaître, aujourd'hui, devant le juge Mulvena, commissaire de l'extradition.

VICTOIRE DE THAW

Le fugitif de Matteawan obtient un bref "d'habeas corpus."

Sherbrooke, 20.—Harry Thaw, le fugitif de l'asile des aliénés de Matteawan, vient de gagner un point dans la lutte qu'il a avec ses amis, engagnée contre ceux qui veulent son extradition du Canada et la remise de sa personne entre les mains de la police de l'Etat de New-York. Ses avocats ont réussi aujourd'hui à obtenir du juge Globensky, de Sherbrooke, une ordonnance "d'habeas corpus" en vertu de laquelle Harry Thaw pourra présenter son cas devant la justice de ce pays.

La demande d'une ordonnance "d'habeas corpus" en faveur de Thaw a été formulée sous prétexte que l'arrestation de ce dernier est illégale. "L'ordonnance "d'habeas corpus", disent les avocats de Thaw, réparera cette erreur et rendra la liberté au prisonnier".

Devant le juge, M. Charles D. White, parlant au nom de ses collègues, a déclaré: 1. que Thaw n'avait pas violé les lois canadiennes; 2. que le fonctionnaire qui arrêta Thaw était l'auteur du mandat d'arrêt, contrairement à la loi canadienne qui déclare ces deux fonctions incompatibles; 3. que tout homme, selon le code canadien, ne peut être emprisonné sans avoir été entendu, ce qui se produisit pour le fugitif de Matteawan.

Après avoir entendu les défenseusr de Thaw, le juge Globensky a délivré l'ordonnance et fixé la comparution du prisonnier à demain à dix heures du matin.

Non contents d'avoir réussi à faire délivrer cette ordonnance en faveur de leur client, les avocats de Thaw cherchent maintenant à retarder la comparution du prisonnier devant la justice canadienne. Etant dans le doute, quant à l'arrêt du juge, ils veulent gagner du temps.

Outre les points cités plus haut, en vertu desquels les avocats de Thaw réclameront sa mise en liberté, il s'en trouve un quatrième: celui qui doit répondre aux autorités de l'immigration décidées à considérer Harry Thaw comme "indésirable". Est-ce comme fugitif ou comme voyageur que Thaw a pénétré sur le territoire canadien? Comme voyageur, répondront les avocats de Thaw, et ils produiront un billet de chemin de fer à destination de Détroit (Michigan). Dans ces circonstances similaires, on s'en souvient, c'est en produisant son billet de passage pour l'Europe, que Jack Johnson, le célèbre boxeur noir, put, dernièrement traverser le Canada sans être inquiété.

A une heure de l'après-midi, un de ceux qui ont aidé Thaw dans son évasion a été arrêté ici. Il se nomme Thompson et l'on croit qu'il n'est autre que "l'Educated Roger", un chauffeur bien connu dans les environs de la 42e rue, à New-York. Ce Thompson serait celui qui conduisait l'automobile noir dans lequel Thaw sortit de l'Etat de New-York.

RETROUVE APRES DIX SEPT ANS

Enlevé àl'âge de sept ans par des bohémiens un jeune homme de vingt quatre ans retrouve sa famille.

Watertown (New-York) 24.—Un jeune homme de 24 ans, Frédéric Brosseau, enlevé par des bohémiens il y a environ 17 ans, vient d'être rendu à sa famille.

Depuis longtemps ses parents le croyaient mort.

Le 14 octobre 1896, le jeune Brosseau, alors âgé de 7 ans alla au-devant de son père à la limite du village de Sissionville. Depuis on ne l'avait plus revu. Il y a environ huit jours, un jeune homme quittait un campement de bohémiens, au Canada et se réfugia chez les moines d'Oka, dont le monastère est à environ 60 kilomètres de Montréal.

Il se rappelait que dans son enfance on l'appelait Fred et qu'il avait demeuré dans le nord de l'Etat de New-York.

Les moines signalèrent le cas à la police de Montréal et une tante du jeune Brosseau le reconnut sur une photographie publiée par les journaux.

Les parents, avertis, se rendirent à Montréal où ils purent identifier leur fils d'après une marque de naissance.

Le jeune homme reste à la disposition de la police pour servir de témoin contre les bohémiens arrêtés. Ceux-ci seront poursuivis pour rapt d'enfant.

LA CHANCE D'UN IVROGNE

Il tombe du troisième étage sans se blesser.

New-York, 20.—Peter Murray, mécanicien était amené hier soir devant le juge pour ivresse.

"Je le suivais, dit l'agent, je le vis monter chez lui au troisième étage, puis se pencher par la fenêtre et tomber. Je le ramassai et je vous l'amène."

"Comment? dit le juge, voilà un homme qui tombe d'un troisième étage sans se faire la moindre égratignure et vous voudriez que je le condamne? Ce n'est pas possible. Allez, mon ami, vous êtes libre".

Le pochard s'enfuit, heureux de se faire tirer indemne de ces deux affaires.

LES TURCS A ANDRINOPLE

Ils ne paraissent pas se soucier des demandes de l'Europe.

Sofia (Bulgarie), 19.—Le gouvernement de Bulgarie a été informé aujourd'hui que les puissances européennes examinaient les mesures à employer pour forcer la Turquie à respecter le traité de Londres.

Cette dépêche a produit un effet rassurant dans les cercles politiques.

* * *

Londres, 19.—La menace d'une troisième guerre dans les Balkans semble près de se réaliser, à moins que les intéressés ne fassent de suite le nécessaire pour la prévenir.

Le gouvernement turc, poussé par le parti de Jeunes-Turcs et l'armée, menace de demander une indemnité de guerre à la Bulgarie, en raison des massacres commis en Thrace par les Bulgares. Sans aucun doute, la détermination des Turcs de ne pas rendre Andrinople est la raison unique de l'attitude aggressive des autorités ottomanes, qui considèrent la Bulgarie chancelante et le moment opportun pour rétablir leurs droits sur la ville.

* * *

Constantinople, 19.—Le conseil des ministres a décidé aujourd'hui d'envoyer une note aux puissances annonçant la décision de la Turquie d'évacuer toute la région ouest de la Maritza à la condition que le gouvernement ottoman ait le droit de conserver Andrinople.

TERRIBLE EXPLOSION DE DYNAMITE A MEXICO

Plus de cent personnes tuées ou blessées

Mexico, 19.—L'explosion d'un wagon de dynamite, dans un quartier, le plus populeux de Tacubaya, banlieue de la capitale, a tué ou blessé, ce matin, plus de cent personnes, principalement femmes et enfants. Trente corps ont déjà été retirés des maisons en ruines: les débris des corps jonchent les rues.

Le désastre, dit-on, a été causé par un wagon chargé de tuyaux de fer, qui entra en collision avec le wagon de dynamite.

Aucune maison ne fut épargnée dnas un rayon de trois cents mètres: d'un grand nombre d'édifices, il ne reste aucun vestige. Beaucoup d'entre eux étaient faits de briques et les plus près du wagon furent réduits en poussière, sous laquelle un grand nombre de victimes seront découvertes. La plupart des blessés appartiennent à la classe ouvrière. Une partie des corps fut lancée à cent pieds, mais l'effondrement des maisons occasionna la mort de presque toutes les victimes.

L'explosion se produisit à sept heures, alors que presque tous les ouvriers avaient quitté leur travail.

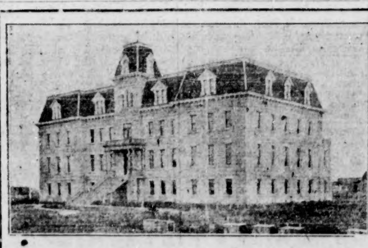
Des quantités d'ouvriers se mirent à fouiller les ruines, ce qui produisit d'horribles scènes parmi les femmes et les enfants en pleurs, à mesure que les victimes étaient découvertes.

Les docteurs et chirurgiens de la Croix rouge arrivèrent à la hâte en automobile sur le lieu du sinistre.

Beaucoup de luxueuses résidences de Tacubaya ou de la ville voisine de San Pedro, furent détruites en partie. Les fenêtres des maisons étaient brisées à un mille de distance.

La ville de Tacubaya est située dans la direction de Santa Fé, où est placée la fabrique de poudre du gouvernement.

On crut d'abord que l'explosion y avait eu lieu et le bruit d'une attaque par les rebelles de Zapata causa une grande terreur.





Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	94¼
No. 2 Northern	93¼
No. 3 Northern	88¾
No. 4	80½
No. 5	72½
No. 6	68
Feed	60½
Rejected for seeds, No. 2	84½
do No. 3	82½
Rejected, tough, No. 4	82½
do No. 5	73
do No. 6	65½
Feed	54

Avoines—	
No. 2 C. W.	36
No. 3 C. W.	35
Extra No. 1 Feed	35¼
No. 1 Feed	35
No. 2 Feed	32½

Orge—	
No. 3	46
No. 4	45
Rejected	41
Feed	41

Lin—	
No. 1 N. W. C.	1.32½
No. 2 C. N.	1.29½
No. 3 C. N.	1.17

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$5.00 à $6.00
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.00 à $5.50
Vaches moyennes et genisses. Prix	$3.75 à $4.25
Vaches ordinaires. Prix	$2.50 à $3.00
Boeufs de première qualité. Prix	$4.00 à $4.25
Boeufs qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $4.90
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes. Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00 à $5.50
Brebis de printemps Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00 à $9.25
Roughs and heavies. Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE

Manitoba, frais, en brique.	26
Manitoba, solide	23½
Cantons de l'Est, solide...	27

BEURRE

Cremerie	26
En briques séparées	22
No. 1	21
No. 2	18
En lot	17-18

FROMAGE.

Ontario (large)	14½
Manitoba (twins)	15
Ontario (twins)	14¾

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.

	Cotton	Jute
Five Roses, au baril..	5.60	5.50
Lakewood	5.45	5.35
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	4.00	3.90
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.

Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—

Royal Household, par sac de 98 livres	2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd.

Au char	98sCotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65

Rolled Oats—

80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

No. 1 Naturel, la tonne....	16.00
No. 2 Naturel	15.00
No. 3 Naturel	12.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

LES INSECTES UTILES ET NUISIBLES A L'HORTICULTURE

Le jardinier doit préserver les produits des diverses branches de son jardin des atteintes d'une multitude d'insectes. Il ne lui est pas nécessaire pour cela de prendre une partie de son temps, qui lui est précieux, pour d'autres objets, à étudier à fond l'entomologie; mais il lui faut absolument apprendre à bien connaître les insectes nuisibles, leurs moeurs, leur mode de propagation et le moyen dont il peut disposer pour les détruire. Dans ce but, quelques notions préliminaires sont indispensables.

Le fait le plus remarquable de l'histoire naturelle des insectes, c'est la série de transformations par lesquelles ils doivent passer pour arriver à l'état parfait, à la forme définitive, qui leur donne seule la faculté de se reproduire. Au fond, les métarmorphoses des insectes ne sont pas plus merveilleuses que celles de l'oiseau ou plutôt de l'oeuf qui se change en oiseau. La seule différence, c'est que l'oiseau subit des changements dans l'oeuf, et ne change presque plus la forme depuis le moment où nous le voyons sortir de sa coquille jusqu'à celui où complètement développé, il va prendre sa volée. L'insecte, au contraire, subit sa transformation hors de l'oeuf dont il est né. Ce qui sort, par exemple de l'oeuf d'un papillon femelle, ce n'est point un papillon, c'est une chenille qui changera de peau plusieurs fois, se filera un cocon, s'enfermera dans une chrysalide, passera dans l'état de momie ou nymphe et sortira avec une tête, des pattes, des ailes, et tous les organes dont était pourvu le papillon femelle qui lui a donné naissance sous la forme d'un oeuf presque microscopique. Or, pendant sa vie à l'état de chenille, le papillon produit sur nous l'impression d'un animal complet, agissant, mangeant, veillant à sa conservation, déployant dans des circonstances données une somme remarquable d'instinct et d'activité; puis nous le voyons après une léthargie plus ou moins prolongée, reparaître sous la forme d'un autre animal de formes et de moeurs entièrement différentes: c'est là ce qui nous frappe.

L'oiseau, pendant l'incubation de l'oeuf, a passé par les mêmes phases; mais nous n'avons pas pu l'observer, et nous ne voyons dans le changement d'un oeuf en poulet rien qui nous surprenne et nous saisisse comme le changement d'un oeuf d'un lépidoptère en chenille, puis en chrysalide, puis en papillon: c'est cependant exactement le même fait, aussi merveilleusement admirable chez l'oiseau que chez le papillon.

Quant aux moeurs et à l'instinct des insectes, on en rappelle seulement ici ce qui se rapporte aux insectes nuisibles aux produits de l'horticulture. On sait que les dommages causés dans les jardins par les insectes ont tous pour cause première la nécessité où ils sont, comme tous les animaux, de manger pour vivre. Parmi les insectes nuisibles, les uns ne mangent pas ou presque pas sous leur forme définitive, et ne nuisent, par conséquent, que sous leur forme transitive; tels sont les papillons, dont plusieurs n'ont même pas d'organes pour absorber aucune espèce de nourriture. D'autres mangent sous leurs deux formes, ce sont les plus nuisibles de tous; tel est le hanneton, dont les ravages ne sont pour ainsi dire pas moindres pendant les quelques semaines qu'il passe à l'état d'insecte parfait, que pendant les trois ou quatre années qu'il passe en terre sous forme le larve ou ver blanc. La raison de ce fait est des plus simples. L'existence de l'insecte n'a qu'un but, la reproduction. La vie à l'état parfait semble être une sorte de salaire pour les peines et les travaux de sa vie précédente à l'état de chenille ou de larve.

Quand le papillon sort de sa chrysalide, sa tâche est finie: il se reproduit et meurt; c'est l'affaire de quelques heures pendant lesquelles il ne peut éprouver le besoin de manger; s'il mangeait les aliments ne pourraient prolonger son existence. Ceux qui sont pourvus d'un suçoir absorbent un peu de substance sucrée dans le calace des fleurs, plutôt pour se régaler que pour se nourrir. L'existence de la femelle n'est pas plus longue que celle du mâle, qu'elle ait ou non pris une vie; le plus souvent, elle ne mange pas.

Le hanneton, au contraire, lorsqu'il sort de terre, ayant subi sa dernière transformation, n'a pas fini sa tâche. Le rôle qui reste à remplir au mâle comme reproducteur, à la femelle comme pondeuse, exige un temps plus ou moins long.

Quand les insectes mangent à l'état parfait, ce qu'ils absorbent pour leur nourriture n'est jamais ce qu'ils ont mangé sous leur forme intérieure. Ici se manifeste chez les insectes femelles un instinct très remarquable auquel on ne connait pas d'exception. Soit que le papillon femelle, par exemple, ait gardé le souvenir de ce qu'il mangeait étant chenille, soit pour toute autre cause qui échappe à nos observations, jamais il ne dépose ses oeufs que sur des arbres où les chenilles, au moment de leur naissance, trouveront la nourriture qui leur convient; il en est de même de toutes les femelles et de tous les insectes.

A part toute classification scientifique, dont la connaissance lui importe peu, le jardinier peut très rationnellement ranger les insectes nuisibles selon l'ordre de la gravité des ravages qu'ils exercent dans les diverses parties de son domaine. En les considérant à ce point de vue, et en éliminant ceux dont les dégâts n'ont aucune importance, la liste de ces insectes se réduit à 16, savoir:

1o hanneton; 2o chenille; 3o courtilière; 4o puceron; 5o cochenille; 6o fourmi; 7o guêpe; 8o altise; 9o bruche; 10o criocère; 11o vortécule; 12o chéridion 13o rynchite; 14o eumolpe; 15o scolyte; 16o cantharide.

Les 12 premiers insectes de cette liste peuvent seuls être regardés comme des ennemis auxquels les jardiniers doivent faire une guerre assidue; les dégâts commis dans les jardins par les quatre derniers s'aperçoivent à peine; ils pourraient être négligés sans grand inconvénient.

Nous étudierons dans de prochains articles chacun des 16 insectes que nous vous avons cités

LA GALE NOIRE DES POMMES DE TERRE

La gale noire des pommes de terre est un champignon parasite de la famille des hytriciacés et du genre synchytrium (Lynchirium indabiotica). Il attaque les jeunes tissus, jeunes pousses, jeunes tiges, jeunes feuilles, il pénètre par les yeux des jeunes tubercules. Son action irritante hypertrophie les tissus attaqués et donne naissance à de petites verrues qui se développent, se groupent et finissent par former de volumineuses excroissances, ressemblant à des morceaux de chou-fleur couverts de bave, d'abord d'un brun-clair, ensuite noirâtres: de là, les noms de maladie du chou-fleur, maladie verruqueuse, gale noire.

Le parasite produit des myriades de spores, qui finissent par faire ouvrir les verrues, quand elles sont mûres. Elles se répandent alors au dehors pour contaminer le sol et les plants voisins. Leur vitalité peut durer au moins six ans.

Il faut donc cesser la culture de la variété de la pomme de terre atteinte pendant au moins six ans dans un sol contaminé. Certaines variétés résistent mieux, et même quelques-uns sont absolument réfractaires. D'ailleurs, comme cette espèce de parasite n'attaque que la pomme de terre, on peut cultiver le sol à toute autre culture. Il faut, de plus, on le comprend, éviter de planter des tubercules atteints par les spores. Il faut veiller à n'employer que des tubercules complètement sains.

Dans un sol contaminé ou avec les tubercules atteints, la récolte serait compromise dès le début, parce que les tubercules sont infestés dès l'évolution des yeux.

Si la maladie se déclare inopinément, il faut d'abord arracher les plants contaminés voisins, puis brûler le tout, feuilles, tiges, et même tubercules. Il faut bien se garder de jeter ces tubercules au fumier, parce que leurs spores contamineraient le fumier; on pourrait cependant les servir au bétail, mais après les avoir fait bouillir, car consommés crus, les spores survivantes infesteraient le fumier. Il faut ensuite désinfecter le sol avec du sel ammoniac de la chaux vive, du souffre ou du formeol, employé à haute dose.

Cette gale a fait de grands dégâts en Allemagne et en Angleterre. Voilà pourquoi le gouvernement vient de publier un décret qui interdit l'importation en Canada des pommes de terre atteintes de ce mal.

Peut-être la gale est-elle déjà ici, car au début elle se propage si lentement qu'elle peut s'implanter sans attirer tout d'abord l'attention. Ainsi, elle existe en certains comtés de l'Angleterre depuis plus de vingt ans, et elle n'y a été constatée officiellement que depuis dix ans. En Allemagne, dans les environs de Dusselford, elle a détruit des plantations entières, alors qu'on ignorait son existence. Ceci doit éveiller notre vigilance, et nous décider à sévir rigoureusement dès la première atteinte de cette fameuse gale noire.

L.-D. Huguenin.

TROUPES NOIRES

La France ne les fêtera jamais assez, ces grands enfants à la peau noire, ces admirables soldats venus d'Afrique, ont défilé à la revue du 14 juilet.

Pour les connaître, pour apprécier leur héroïsme et comprendre de quoi il est fait, ce qu'il faut lire, ce n'est pas l'histoire des grandes explorations et des campagnes africaines, mais le récit d'humbles officiers ayant commandé de simples unités. Ceux-là connaissent les noirs et savent qu'on peut entreprendre avec eux les plus folles équipées.

Ne mérite-t-elle pas d'être qualifiée ainsi, l'expédition faite par les capitaines Bordeaux et Cornet, en 1907, chez les Senoussi du Borkou, en pays inconnu, en plein désert, à trente jours de marche du dernier poste, à la tête de quatre-vingt-dix tirailleurs sénégalais armés de fusils Lebel et de cent soixante-dix auxiliaires, sorte de goum hétérogène, n'ayant que le fusil Gras?

La secte des Senoussi met la religion musulmane au service d'appétits de domination temporelle. Elle est donc un danger pour les puissances européennes souveraines au pays d'Islam. Les Senoussi sont les plus grands marchands d'esclaves de l'Afrique.

C'est le 25 décembre 1906 qu'arrive au Kanem la compagnie de relève qui va faire campagne. C'est un beau spectacle d'énergie que fournissent ces Sénégalais, dont quelques-uns viennent de faire trois mille kilomètres à pied.

"Ils sont là cent cinquante, venus de tous les coins de la terre soudanaise, glorieux mercenaires que l'attrait des aventures en pays inconnus, l'espoir des galons si prestigieux pour eux, l'amour des combats, dont on se glorifie plus tard dans les cases, l'appât du gain, ont amenés sous notre drapeau. Plusieurs ont vu Madagascar, le Conogo, l'Ethiopie même, comme ce Bandjongou qui a traversé tout le continent noir avec Marchand. Souvent, au cours des longues étapes, il racontait l'émotion qui les saisit, lui et ses camarades, quand, après cette immense randonnée, ils retrouvèrent à l'est la mer qu'ils avait quittée auparavant à l'ouest. A cette vue, ils eurent l'impression de l'exploit accompli; ils comprirent qu'ils reverraient le Sénégal et saluèrent de leurs cris de joie ses eaux, comme les saluèrent jadis les dix mille de Xénophon.

"Parmi tous ces soldats, beaucoup sont très jeunes; ils savent par les récits des anciens que la France rapatrie ses serviteurs, et confiants, ils sont venus, certains qu'ils rentreront dans leur village, s'ils ne tombent pas à la guerre.

"De nombreuses femmes suivent; les unes vont à pied, portant sur la tête des bagages et une batterie de cuisine; les autres, plus riches, ont pu louer des boeufs porteurs. On voit que tout le monde a l'habitude de la route; en un clin d'oeil, les feux sont allumés, les nattes étendues sur le sol prestement décapé, et tandis que leurs épouses toujours esclaves en pays noir, font la cuisine, les maris réparent dans le sommeil les forces dépensées dans la marche de nuit. (Au Tchad, capitaine Cornet.)"

Après vingt jours de marche dans les dunes désertiques et trois combats victorieux, où des troupeaux d'esclaves sont libérés, la petite colonne arrive devant la zaouïa d'Aïn Galakka, capitale du Borkou. C'est une immense forteresse de pierre avec abris et tranchée.

On se fusille toute la matinée, à cent mètres des murs. On échange aussi des injures. Le Senoussi Moursal Towil, qui, après la prise de la zaouïa de Faya, l'année précédente, avait envoyé au sergent sénégalais Aliou Sy un cartel en langue arabe, est pris à partie par les tirailleurs.

—Tu n'es qu'une femme, tu te caches derrière des murs. Sors donc de ton trou; ose donc venir nous enchainer et nous emmener en captivité, comme tu nous l'a écrit.

—Vous êtes tous des fils de chiens de Français, répond invariablement Moursal Towil, tout en restant abrité.

Devant la porte de la zazouïa, le sergent Ehrahrt est grièvement blessé. Ses hommes, qui brûlent de le venger, font preuve d'une bravoure insouciante et forcent l'admiration.

Le spahi Boubou Soumaré, un grand Don Quichotte, se tient debout sur la crête et refuse d'en descendre. Il prodigue aux Senoussi des insultes qu'il mêle de temps en temps de coups de fusil. Il parade héroïquement sous la pluie de balles que lui valent ses injures.

—Tirez donc, fils de chiens! je vous défie de me toucher.

Sublimes coloques qui font songer aux héros d'Homère.

La forteresse est prise. Et l'on revient à pied pour ménager les rares montures qui ont survécu et qui portent les provisions.

C'est le 14 mai (on était parti le 10 mars) que finit ce raid de 1,800 kilomètres en plein désert, dont aucun journal n'a parlé, tellement ses héros sont obscurs.

Tels sont les hommes que Paris a acclamés. Il faut les glorifier et les chérir et remplir surtout ce devoir de les mettre à l'abri du besoin, lorsqu'ils sont usés par de tels services.

Car les vertus militaires habitent les âmes simplistes. Et le jour où la France sera en péril, ces noirs sauront mourir pour elle.

LE PREMIER TIMBRE DE POSTE

Une curieuse exposition internationale du timbre-poste vient de s'ouvrir au Palais de Glace. On y voit de précieuses petites vignettes qui valent jusqu'à 60,000 francs et le premier timbre-poste anglais qui date de 1839 et le premier timbre-poste français qui date de 1848. Mais pourtant c'est chez nous que parut le premier timbre-poste.

En effet, en 1653, un maître des requêtes nommé Veayer—utilisant une des nombreuses idées du grand Renaudot—avait obtenu privilège du roi pour établir des "boestes" dans divers quartiers de Paris. Il vendait à son bureau du Palais des billets portant la mention suivante "*Port payé le.. du... de l'an...*" On remplissait les blancs par la date du jour et le l'année et le nom du mois. Les billets de "port pays" coûtaient un sol marqué.

Ecriront par cette voie, disait Velayer, dans son prospectus:

"Ceux qui n'ont point de valet, ceux qui en ont de malades, ceux qui en ont besoin à la maison, ceux à qui on veut épargner de la peine, ceux qui en ont et qui ne savent pas les rues ni les logis, ceux qui en ont de paresseux ou qui aiment à se promener et qui disent après qu'ils n'ont rien trouvé.

"Le marchand qui ne peut quitter sa boutique qu'il ne perde quelqu'occasion de vendre. L'artisan qui ne peut laisser son travail et à qui le temps est si cher. Ceux qui sont incommodés de leur santé ou des prisons, des religions et dans les collèges, qui n'ont point de valets. Enfin, les gens de peine et de plaisir, les diligents et les paresseux."

Pellisson écrivait par les boites de Vélayer à Mlle de Scudéry. Mais l'entreprise périclita, probablement à cause de la vanité que mettait chacun à faire porter ses lettres par un valet.

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

* * *

On peut haïr et mépriser les vices, sans haïr et mépriser les vicieux: mais on a toujours du mépris pour ceux qui manquent de vertu.

* * *

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

Fannystelle a été visitée, jeudi dernier, le 14 courant, par une tempête de vent, de pluie et de grêle. Heureusement que la grêle n'est pas tombée en grande quantité. Car les jardinages et la récolte auraient été entièrement ruinés. La pluie qui a commencée à tomber vers six heures et demie de l'après-midi a tombé jusqu'à huit heures. Vers dix heures nouvelles averses avec un vent terrible, un cyclone manitobain, je dirais. Les grêlons étaient si nombreux que nous nous serions crus rendus dans les Balkans, tant était grand le vacarme. Un bon nombre des nôtres crurent un moment à la fin des temps.

* * *

Mademoiselle Donalda Guilbault a été rendre visite à ses amis d'Elm Creek, Man.

* * *

Melle Larivée, de Blue Hill, Sask., enseignera à l'école Castagner, durant le prochain terme scolaire.

* * *

M. l'abbé Prud'homme, chancelier, était de passage ici dimanche. Il a bien voulu à Vêpres donner un sermon sur l'Assomption de la Très Sainte Vierge.

* * *

M. H. Lessard, de Saint-Boniface, est en promenade chez M. Alfred Piché Sr.

* * *

Mme Maurice Burke est retournée à Saint-Boniface mardi soir.

* * *

Le fils de M. Charles Rivers est gravement malade. On a été obligé de recourir à un médecin. Aux dernières nouvelles son état était un peu plus satisfaisant.

* * *

Melles Marie Guyot et Joséphine Painchaud ont accepté la candidature au futur bazar au profit de l'église.

* * *

Mme V. Guilbault a été nommée présidente, Mme Charlemagne Piché, vice-présidente, Mme Edmond Poirier, secrétaire trésorière. Nous aimons croire que le résultat de ce bazar dépassera les jolies sommes déjà amassées.

* * *

Sir Roblin était de passage ici mercredi. Il a bien voulu visiter quelques-uns de ses amis du village.

* * *

M. A.-E. Hill de Greswold, était parmi nous cette semaine dans l'intérêt des terrains qu'il possède à Fannystelle.

* * *

Melle Célina Guilbault doit retourner au couvent de Saint-Norbert samedi prochain.

* * *

La moisson ne se fait pas très vite cet automne; la pluie vient nous rendre visite presque tous les jours. Il est à souhaiter qu'elle cesse maintenant afin de permettre à nos cultivateurs de mettre en lieu sûr le fruit de leurs nombreux travaux.

* * *

Mmes J. Poirier et Georges Bédard, de Saint-Boniface, sont en promenade pour quelques jours chez M. Arthur Beaupré.

* * *

Melle Cushing qui était en visite depuis quelques semaines chez son frère est retournée dans sa famille à Chicago, Ill.

SAINT-MALO

Dimanche dernier 17 courant avait lieu le pélerinage à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, car nous possédons ici à environ un quart de mille de l'église, tout au bord de la rivière au Rat, une grotte représentant quoique de très loin le véritable Notre-Dame de Lourdes de France. Au haut de la côte est située une jolie chapelle rappelant la basilique puis à mi-côte un rocher au milieu duquel il y a une excavation formant une grotte. Sur le rocher même se trouve une plateforme pour célébrer la messe puis tout-à-fait au bas entre le pied de la côte et la rivière sont placés les bancs pour les pélerins.

C'est là que dimanche fut célébrée la messe au milieu d'une grande foule, la solennité en a été rehaussée par la présence de Mgr Dugas (venu exprès de Saint-Boniface pour la circonstance) qui dans deux prones l'un à messe, l'autre à Vêpres, nous parla en termes émus de la grande fête de l'Assomption et des bienfaits d'un pélerinage.

Il y avait aussi le Rév. M. Jolys, curé de Saint-Pierre, le Père Ella, son assistant et le Rév. M. Rocan, curé de Sainte-Elizabeth et leurs paroissiens venus en grand nombre pour célébrer la Sainte Vierge.

Après les vêpres qui furent chantés ainsi que la messe, en plein air, on revint à l'église en chantant les louanges de notre bonne Mère du ciel.

A l'église, qui était si bien ornée par les bonnes Soeurs, eut lieu la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Ensuite, comme il y avait apparence de pluie, chacun se retira, emportant dans son coeur un baume que seule la religion peut donner.

* * *

Mercredi le 20, une grosse tempête de vent et de pluie a sévit sur notre paroisse; c'était un résultat inévitable des accablantes chaleurs que nous avions depuis quelque temps; quoique nous n'ayons pas été visités par la grêle, ce grand vent n'a pas été sans faire des dommages aux récoltes qui ne sont pas encore coupées. Les moissons sont assez avancés et peut-être les battages commenceront-ils la semaine prochane?

* * *

Un forgeron ferait bien son affaire ici, s'il y en a quelque part qui se cherche un bon poste, qu'il vienne ici, car notre paroisse qui compte une soixantaine de familles lui fournira certainement de l'ouvrage surtout dans ces temps-ci où nos machines ont si souvent besoin de réparations.

* * *

Les écoles ouvriront prochainement leurs portes aux nombreux écoliers. Notre école ou plutôt notre couvent est dirigé par les Filles de la Croix, des religieuses françaises: elles tiennent en même temps pensionnat ayant maintenant tout le comfort moderne, où le bon parlé français y est enseigné (et non pas le canayen). L'anglais l'est également puisque l'on y prépare des diplômes. En ce moment des ouvriers venus de Saint-Boniface sont en train de faire de grandes réparations à notre couvent.

Malouine.

SAINT-LEON

Il y a une quinzaine nos bons Pères recevaient le R. P. A.-G. Morice, o.m.i. Ce Révérend Père prolongea sa visite de quelques jours dans l'intérêt de documents ou renseignements à obtenir au sujet de diverses oeuvres littéraires.

Nous avons eu la joie d'entendre sa parole sympathique le dimanche suivant; son instruction porta spécialement sur l'attachement aux paroisses, aux prêtres, au clocher familier; il parla de la désertion malheureusement trop fréquente, s'inspirant du vieux proverbe: "pierre qui roule n'amasse pas mousse."

Merci bien sincèrement pour ses conseils réconfortants, et son appui moral.

* * *

Jeudi dernier et sutout hier, une visite encore, mais cette fois pas très en faveur; il s'agit d'orages, genre cyclone; vent effroyable, nuées basses, profondes, aux teintes sombres rayées deci- delà de larges bandes gris-vert, roulant, heurtant pour finir par la fondre, nous noyant dans un vrai déluge, vraie trombe d'eeau, accompagnée de grêle, qui fit malheureusement des ravages assez importants parmi les récoltes de plusieurs de nos fermiers, la région est a particulièrement eu à souffrir beaucoup... 80 pour cent au dire de plusieurs. La violence du vent fut à un moment si élevée, que nous craignimes déplorer quelques accidents. Il y eut bien ça et là quelques bâtiments reculés de 20 à 30 pieds ou transportés en plein champ par-dessus les clotures, quelques chevaux pris de panique culbutaient bien leurs voitures, les endommageant quelque peu. Je fus témoin de l'un de ces faits: deux hommes entraînés par la voiture et le cheval, aveuglés par la pluie, étouffés par le vent, tombèrent qui sous les roues de la voiture; il y eut heureusement plus de peur que de mal.

Ces orages à cette époque outre les dommages, nous retardent quelque peu; il ne nous en faudrait certainement pas beaucoup plus pour nous réduire à ce que nous étions l'an dernier.

Espérons que le ciel se montrera plus clément et que l'épreuve est terminée.

* * *

MARIAGE

Mardi 19 août, M. Déliphat Routhier conduisait à l'autel en l'église de Notre-Dame de Lourdes Melle Bourdon, de Cardinal.

Aux nouveaux époux nos meilleurs voeux de succès et de bonheur domestique; à l'épouse, bienvenue par nous.

* * *

Notre bureau de poste veut se mettre à sa hauteur; les maîtres viennent de faire l'acquisition de boites postales, qui jusqu'ici demeurent obstinément closes, le nombre des acquéreurs se trouvant très limité.

Puisque nous tenons au progrès matériel aussi bien que moral de la paroisse, il va de soi qu'il est de notre devoir d'encourager ce bon mouvement. "Ne soyons donc pas rétrogrades." Je dis bureau de poste, alors que se pavanent sur un pauvre écriteau les mots "Post Office". Notre paroisse est cependant essentiellement française. Ne serait-ce pas plus convenant, ne serions-nous pas plus fiers et mieux chez nous de lire comme je le désigne plus haut "Bureau de Poste".

Allons, un coup d'épaule, et puisque nous en sommes aux bons mouvements.... travaillons de toute manière et de toutes façons à reconquérir nos droits et à les imposer.

Lorrain.

TRANSCONA

Monsieur le Curé est de retour de sa campagne de retraites dans le diocèse de Régina, enchanté de son voyage, et heureux de se retrouver parmi ses paroissiens.

* * *

Le Conseil du Cercle de l'Assomption a tenu une assemblée lundi dernier le 18 août au presbytère; tous les membres du conseil étant présents, des questions des plus importantes y furent discutées avec entrain. Il y fut proposé par le commandant, secondé par le gérant, qu'un tournoi athlétique ait lieu le premier jour de septembre, "Labor Day", sous les auspices du Cercle, pour tous les catholiques de Transcona. Il y auraune partie de balle au but (nous espérons qu'elle sera intéressante.) Les deux équipes seront les hommes mariés contre les "garons". Ah! "J'tassure qu'y vont s'faire batt ' les "Hums".

* * *

MM. Edouard Gosselin et Edmond Bilodeau sont partis jeudi matin pour Oakwood, Nord Dakota.

* * *

M. Paul Jetté est de retour d'un voyage dans la province de Québec, après une absence de 2 mois.

* * *

Nous avons eu les Quarante Heures à Transcona, mardi dernier. Il y eut messe solennelle avec diacre et sous-diacre, chose toute nouvelle pour la paroisse. Les exercices furent suivis avec beaucoup de piété et de régularité. Les RR. Hogue, curé de Starbuck, Leroux, et les RR. PP. Marcitaux, Anzalone, o.m.i. et Boyer, o.m.i., prêtèrent leur généreux concours à monsieur le Curé. Monsieur Hogue fit une touchante allocution durant l'heure d'adoration, mercredi soir, sur "L'amour et les devoirs envers l'Eucharistie." Les hommes et les jeunes gens montèrent la garde devant le Saint Sacrement durant deux nuits, de sorte qu'il ne fut pas besoin de déposer l'Hostie Sainte. Honneur à eux.

* * *

Dimanche dernier le 17 août les Ruthènes et tous les catholiques du rite Grec eurent le plaisir d'entendre une messe en leur rite. Le R. P. Joseph Bula, secrétaire de Monseigneur Budka, vint dans la paroisse samedi soir et parcourut dans les différents quartiers de la ville les endroits où demeurent ces catholiques, et leur annonça qu'il y aurait une messe pour eux le lendemain à l'église de l'Assomption vers les onze heures. L'église remplie de nos catholiques Romains le fut autant de Grecs après notre messe. Environ 400 à 500 étaient présents, et ils montrèrent une grande piété en même temps qu'un grand respect pour leur prêtre. Leur chant était des plus touchants, et ce qui a beaucoup étonné nos catholiques c'est que tous chantent et avec ensemble. Nous espérons qu'il leur sera donné d'entendre souvent leur messe.

Saint-Charles.

Notre pique-nique a eu lieu le 17 courant. Un grand nombre y ont pris part, entre autres plusieurs amis de Winipeg et Saint-Boniface.

La fanfare Lavérendrye, avec une trentaine d'instruments, nous a servi de jolis airs de musique.

Des courses de toutes sortes ont eu lieu. Différents beaux prix ont été distribués. Malheureusement la pluie nous a forcés de prendre le souper dans le soubassement de l'église.

Le tirage des billets a cloturé la fête. Les heureux gagnants ont été: M. L.-A. Hogue, pour la montre, et Mme James Isbister pour la chaine de montre pour dames, et M. F. Paquin pour la pipe "meerschaum".

En somme résultat magnifique. Merci à tous ceux qui ont contribué d'une part ou d'une autre.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Notre curé est revenu vendredi soir d'une vacance d'une quinzaine, passée à Rainy River, Fort Frances, Kenora. Il parait plus que jamais frais et dispos. C'est sa première vacance depuis dix-huit ans. Bene merenti!

* * *

Notre couvent a ouvert ses portes, lundi de cette semaine. On compte sur un bon nombre de pensionaires.

* * *

Le pélerinage s'annonce bien, malgré la date tardive due à des circonstances imprévues.

* * *

Nous avons eu vendredi un procès très intéressant devant le magistrat Magnan. Il serait beaucoup plus à l'honneur de notre paisible paroisse de n'avoir pas à voir régler de si tristes causes, mais depuis longtemps déjà les coupables semblent mépriser les sages avis de leur pasteur et ne montrent aucune crainte des sévères punitions infligées par la loi civile à ceux qui vendent de la boisson sans licence.

Une pauvre femme était donc accusée d'avoir tenu ce qu'on appelle *en français* un *blind pig* (ne pas confondre s. v. p. avec le *wealthy pig dealer*). Elle a été trouvée coupable et condamnée à $100.00 d'amende et les frais où à deux mois de prison. D'après les dernières rumeurs elle a dû choisir le seconde alternative.

Quelle honte pour une mère de famille! Espérons tout de même que la leçon portera des fruits.

En passant nous offrons nos meilleures félicitations à M. le préfet Désautels à qui revient l'honneur d'avoir déclaré la coupable. Espérons que d'autres profiteront de l'exemple pour agir ainsi à l'occasion. C'est leur devoir.

* * *

Aurons-nous un bureau de poste au centre du village? C'est une nécessité qui s'impose. L'honorable secrétaire provincial nous reconnaitra ce droit. C'est déshonorant pour nous lorsque les étrangers ont affaire à notre bureau de poste actuel.

Sacs de fleur, poches de patates, boites d'allumettes, ou doux parfum, pièces de coton, etc., etc., tout s'entremêle; pas même une petite place pour séparer la malle d'avec les marchandises. On commence à en avoir assez de cela et tant que le propriétaire fera ses mamours au boucher national, on craint d'avoir à souffrir de cet état de choses mais on est décidé il est temps que cela cesse et on ne lâchera pas jusqu'à ce que au gouvernement l'on s'occupe de nous.

Fi Paul.

* * *

J'ai lu avec intérêt le compte-rendu de l'assemblée qui a eu lieu ici le 5 août et qui a paru dans le journal la *Liberté* en date du 12 12 courant.

Je ferai remarquer d'abord à Monsieur qui signe "Un électeur" que le secrétaire de cette assemblée était M. Gilbert LaRue et non pas M. J.-A.-N. Lane. Les deux noms ne sont certainement pas identiques et ne se ressemblent même pas. Quand au nom du président, il n'y a pas eu erreur, et le compliment n'a pu porter sur le voisin!

L'électeur en question se plaint de mon impartialité parce que je n'aurais pas vu un seul mot de politique pendant le discours de l'un des orateurs et que je serais intervenu pour l'autre parce que celui-ci disait des vérités un peu dures à son adversaire. En effet, j'ai toléré pour le premier, non pour des couleurs de parti, mais tout simplement parce qu'il parlait poliment, et je suis intervenu pour le second, parce que je trouvais qu'il se servait d'expressions un peu blessantes et même peu convenables à l'égard de son adversaire.

Malgré mon peu de compétence en matière, je crois que les principales fonctions d'un président de semblables assemblées, sont de maintenir l'ordre. J'ajouterai qu'à ma connaissance, aucun des assistants m'a fait remarquer que l'on s'écartait trop du sujet qu'on devait traiter.

A mon humble avis, il n'y a que M. J.-A. Cusson qui ait parlé d'une manière convenable et qui soit resté dans les limites du but pour lequel l'assemblée en question avait été convoquée. Je l'en félicite.

Je crois que ces explications seront suffisantes pour prouver et démontrer que je n'ai pas été aussi coupable qu'un électeur veut le faire croire, et qui se met ensuite à couvert sous un nom de plume.

N'ayant pas autant d'humilité et ne craignant pas la lumière, je ne cacherai pas mon nom.

Eugène Desautels.

* * *

Note de la rédaction.—Notre correspondant ne s'est pas trompé au sujet du nom du secrétaire l'erreur est due au metteur en page. Puis nous ferons remarquer à M. Desautels que lui-même, dans cette lettre, confesse que M. Lauzon est sorti du terrain de la discussion et qu'il ne l'a pas rappelé à l'ordre. Alors pourquoi se plaindre qu'on l'accuse d'impartialité puisqu'il s'en reconnaît lui-même coupable.

En affirmant que seul M. Cusson s'est tenu dans les limites de la discussion, cela signifie-t-il que M. le curé s'en soit écarté?

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR

PIERRE L'ERMITE

Dans l'air froid et sec, elles avaient une résonnance claire, légère comme une vibration de cristal; on devinait que leur voix planait sur toute la vallée de l'Oise, parlant à chacun ce langage primitif, émouvant, dont la compréhension est innée au coeur de l'homme; et ce qu'elles disaient était si doux que Clément aurait voulu, en ce jour de départ, ne pas les avoir entendues. Elles chantaient le bonheur intime de la paix:

—Bienheurex, disaient-elles, celui qui sait, à l'ombre de notre clocher, passer sa vie en craignant le Seigneur! Bienheurex ceux dont nos tours abritent le foyer, bienheureux ceux qui ignorent la fièvre des villes et qui peuvent mourir dans la maison bâtie par leurs aïeux!... C'est nous qui sommes les amis des petits et des humbles, qui réjouissons le laboureur peinant sur son sillon, qui sommes heureuses avec ceux qui sont dans la joie, et qui savons pleurer avec ceux qui souffrent... Nous sommes le remords de celui qui nous quitte, le pardon de celui qui ne peut nous oublier. . . . .

. . . .

. Clément revint par les cloîtres dans la nef; la messe commençait, et là-bas, à leur place, il voyait Got et Blanche qui lisaient dans leurs paroissiens. Un instant, il tourna sous les orgues, se demandant s'il ne monterait pas, lui aussi, s'agenouiller à côté d'elles. Déjà il faisait un pas vers l'autel, lorsqu'il entendit, tout bas derrière lui, une voix qui l'appelait par son nom; il se retourna et aperçut le fils de Jupinet, qui tournait fiévreusement dans ses gros doigts sa casquette de velours, limé par l'usage.

—Tiens, c'est toi, Zidor?

—Comme vous voyez, répondit le fils de Jupinet avec cet air gauche des paysans, qui veulent arriver à dire quelque chose dont ils ne voient pas bien l'exorde.

—Et comment vas-tu?

—Pas mal... et même que si vous retournez chez Mme Valmont, je vous accompagnerai volontiers... car j'ai quelque chose à vous demander.

Les deux jeunes gens sortirent alors sous le porche de l'église, et, tout de suite, Isidore commença à réciter une leçon, ruminée par lui depuis des mois, pendant les longs silences des travaux rustiques.

Voilà! d'abord il en avait complètement assez de la campagne: l'Amérique faisait de la concurrence à tout casser, et lui ne pouvait pas lutter. Après avoir travaillé toute une année comme un cheval, il n'arrivait qu'à un gain ridicule, bref, *on crevait de faim*...

Il disait cela avec ses bonnes grosses joues rouges, toutes fraîches et rebondies, et, sentant qu'il aurait peut-être du mal à gagner sa cause, se préparait à tirer tous ses jeux, et allait droit à son but. Il voulait maintenant venir à la ville et s'embaucher pour n'importe quoi. Il n'était pas plus bête qu'un autre, et s'arrangerait pour gagner par jour sa pièce de cent sous, ce qui ferait une fière différence avec ce qu'il avait au Ruault. Il savait que M. Clément était dans un maison très bien, comme qui dirait un collège; on y occupait certainement beaucoup de domestiques, est-ce que lui, Isidore, ne pourrait pas y entrer si, par exemple, M. Valmont voulait bien le recommander au directeur?

Clément s'attendait si peu à une pareille demande qu'il regarda un instant Isidore sans être sûr d'avoir bien compris:

—Mais il n'y a pas de jardinier à mon collège...

—Je ne tiens pas du tout à être jardinier! Merci! J'aime autant varier, car la terre est basse partout; s'il y a une place de domestique?

—Mon pauvre Isidore, sais-tu comment là-bas on les appelle, les domestiques?

—Non.

—Eh bien! on les appelle des *cuistres;* qu'irais-tu faire dans cette galère, laver la vaisselle des autres, alors que tu es ton maître dans ta petite maison du Ruault?...

—C'est très joli à dire, tout cela!

—Enfin, qu'est-ce qui te manque?

—De l'argent... Je suis sûr que mon père n'a seulement pas 500 francs en bonnes pièces sonnantes chez nous.

—Et tu penses que tous les ouvriers de Paris ont 500 francs chez eux? D'abord, ils n'ont pas de "chez eux"... Au lieu de ta petite maison à toi, avec la vue sur les bois du Siméon, tu risques fort d'habiter en garni sur une cour, avec des plombs au ras de ta fenêtre, et d'user plus d'une paire de souliers pour te trouver une place.

—Pourtant, j'en connais qui ont réussi...

—Autrefois, c'est possible; maintenant, c'est différent...

—Enfin, nous crevons tous de faim ici, répéta Isidore qui tenait à son idée...

—Comment, vous crevez de faim?... Vous crevez de faim, répétait Clément qui s'animait, Tu me dis ça, avec ta face rouge, tes joues pleines!... S'il y a quelqu'un qui paraît jeûner ici, il me semble que c'est moi...

—C'est que, voyez-vous, les pommes de terre, ça engraisse.

—Vous avez des pommes de terre?

—Pour ça, ce n'est pas ce qui manque.

—Et du lait?

—Oui.

—Et des oeufs?

—Oui.

—Et de la farine, et de l'eau sans microbes, et du grand air?.. Tiens! tais-toi, Isidore, tu mériterais que le bon Dieu t'enlève tout cela et te jette sur le pavé de Paris....

—Enfin, je vois bien que vous ne voulez pas m'aider à...

—A faire une bêtise?... Non!

—Oh! une bêtise, fit Isidore presque vexé.

—Oui, une bêtise... une folie... un crime, que tant d'autres ont dû payer bien cher, et avec des larmes que je pressent. Je suis bien jeune, vois-tu, Isidore, mais j'estime qu'un homme qui possède tout ce que tu as maintenant, et qui, de gaieté de coeur, quitte tous ces dons de Dieu pour courir à la ville à la conquête des pièces de cent sous...

—Mais vous les quittez bien, vous!

En portant ce coup droit, Isidore regardait triomphalement son interlocuteur, attendant la réponse. Clément avait pâli, et, mettant, dans un geste d'une simpliicté touchante la main sur son coeur:

—Ecoute, Isidore, oui, je quitte Noyon, et ce soir; mais, sur le Christ, je te jure que si je pouvais y rester, mort ou vivant, il n'y aurait pas pour moi de bonheur plus grand sur la terre!

Le paysan fixa sur lui des yeux interrogateurs, puis il secoua la tête sans avoir compris:

—Alors, je vois que je ne peux pas compter sur vous?

—Pour te faire du bien malgré toi, si!

—Enfin, merci tout de même.

Et, soulevant sa casquette, Isidore tourna vers l'hôtel du Nord, pendant que Clément descendait la route vers la place Saint-Germain.

Le jeune collégien arriva chez M. Valmont deux minutes avant Got, ce qui lui donna positivement l'air d'avoir voulu éviter Blanche et sa tante; on lui en fit le reproche au déjeuner, et comme il ne se défendait pas bien, on se confirma dans cette idée que déjà Clément s'ennuyait à Noyon, qu'il s'affectionnait de moins en moins à la famille, et qu'en somme, c'était une précaution bonne à prendre de ne pas trop s'attacher à lui pour éviter les brisements douloureux que réservait certainement l'avenir.

Clément s'aperçut de ce changement d'attitude, et il le fit souffrir, bien qu'il l'eût provoqué. Sa figure prit un air désolé qui aggrava le malentendu, et ce dernier jour de vacances fut presque lugubre. D'un commun accord, il semblait qu'on évitât les effusions et les causeries intimes; la cheminée flambante ne fut pas fêtée, on parla de la pluie, du beau temps, du ciel qui se mettait à la neige, et quand l'heure du départ fut venue, Mme Valmont et Blanche n'eurent pour le voyageur qu'un baiser froid; Got, découragée, s'était assise sur le banc de la gare; il n'y eutpasde mouchoir agité, pas de mains qui prolongeait l'adieu, pas de tête penchée en dehors pour faire durer plus longtemps l'illusion d'une présence aimée, et Clément entra au collège la mort dans l'âme.

CHAPITRE XX

1... 2... 3. Oui, c'est bien ainsi qu'il doit les marquer sur son journal, ces trois années passées au collège... Quelque chose de monotone, de grisailleux, un jour ressemblant à un autre jour: peu pour l'esprit, rien pour le coeur.. Un grand vide qu'il n' a pu supporter que par une orgie de travail, travail des classes, des études, des récréations. Mais ce qui lui pèse le plus, c'est le silence de Noyon. Il en est cause, c'est vrai: sa réserve a été prise pour de la froideur; on n'a pas compris que certaines natures particulièrement sensibles sont obligées, quand elles veulent résister, de se jeter dans l'extrême opposé; on a cru aller au-devant de ses désirs, respecter sa liberté en n'insistant plus pour le forcer à revenir chez les Valmont. Un jour même le notaire lui a écrit une

L'HISTOIRE DES JOURNAUX

La semaine dernière, le *Times* a célébré, lui aussi, son petit centenaire. Il a publié, à l'occasion de son *quarante millième* numéro, un numéro spécial. L'événement n'a pas fait grand bruit. Le *Times* est un journal de poids et d'autorité, comme nos *Débats* d'antrefois; il n'a jamais représenté un de ces organes qui agitent les foules, qui traduisent les passions et les sentiments du public.

C'est un fait, d'ailleurs, que les journalistes, qui sont de si puissants remueurs d'opinion, n'excellent pas comme d'autres corporations à se faire valoir euxmêmes, à intéresser le public, à leurs fêtes de famille. Au mois de janvier 1877, on pouvait célébrer le centenaitre du premier journal quotidien qui ait paru en France. J'ai été le seul à en parler, j'ai publié à cette occasion un *fac-simile* du premier numéro du journal quotidien.

Quel chapitre d'histoire sociale on pourrait écrire, cependant, si, au lieu du livre un peu morne et blafard d'Ilattin, on écrivait une histoire des journaux mouvementée et colorée!

Quel chemin parcouru depuis 1631!

C'est le 30 mai 1631, chacun le sait, qu'un homme à idées, qui s'occupa successivement des Mont-de-Piété, des banques d'échange, et fut le premier organisateur des consultations gratuites et des bureaux d'adresse de Paris, Théophraste Renandot, fonda le premier journal français: cette *Gazette de France* dont la longévité proverbiale a résisté à tout, et qui, aussi vive et plus belliqueuse qu'en son printemps, relie les temps nouveaux sur lesquels elle pleure, aux temps anciens dont elle célèbre les splendeurs.

Richelieu avec le sûr instinct de son puissant génie, avait deviné les services qu'était susceptible de rendre la Presse; comme Bismarck, il en avait fait un instrument de règne, il remplissait la *Gazette* de nouvelles à sensation qui s'en allaient troubler le monde, et de déclarations à effet qui masquaient ses desseins secrets.

Le 29 décembre 1652, Loret, protégé par Mme de Longueville, fit paraître sa *Gazette rimée*, qui devint la *Muse historique*. Ce n'est qu'une chronique pleine de détails piquants, noyés dans des flots de vers inutiles, très précieuse, sans doute, à consulter pour les épisodes mondains du passé, mais qui n'a que la valeur d'un procès-verbal agrémenté de paillettes.

En 1672, de Visé lançait le premier numéro de ce *Mercure Galant*, qui prit plus tard le nom de *Mercure de France*, et qui a joué un rôle si considérable sous l'ancienne monarchie.

En débutant, de Visé, selon l'ordinaire coutume, promettait plus de beurre que de pain.

"Je vous écrirai, annonçait-il, tous les huit jours une fois, et vous ferai un long et curieux détail de tout ce que j'aurai appris pendant la semaine. Je vous manderai des choses que les gazettes ne vous apprendraient pas, ou du moins ne vous feraient point savoir avec tant de particularités. Les moindres choses qui se passeront ici n'échapperont pas à ma plume. Vous saurez les mariages et les morts de conséquence avec des circonstances qui pourront vous donner quelque fois des plaisirs que ces sortes de nouvelles n'ont pas par elles-mêmes. Je tâcherai de développer la vérité des belles actions de ceux dont la valeur se fera remarquer dans les armées, et vous éclairerai souvent des choses dont la renommée est toujours mal instruite, parce qu'elle n'attend jamais, pour partir, qu'elles soient bien éclairées et que les premiers bruits qu'elle sème ne sont que rarement véritables."

Ainsi parlait de Visé, et son programme fut assez bien rempli par lui, et par ses successeurs. Nouvelles de cours, entrées d'ambassadeurs, promotions, décès de personnages marquants, obsèques royales, tout se trouve dans le *Mercure*, en compagnie d'une quantité prodigieuse de petits vers, de dissertations, d'énigmes et de rébus.

Le *Mercure Galant* fut une véritable institution sociale. Boursault le mit en comédie et le gouvernement le mit en actions.

On fit des parts sur le *Mercure* pour récompenser les écrivains qui savaient louer comme il faut la favorite et le ministre en place: on accordait une pension sur le *Mercure* comme on accorde un bureau de tabac, et Marmontel, avec ses *Contes moraux*, réalisa là une petite fortune...

Comme la *Gazette de France* primitive, le *Mercure* ne paraissait que tous les huit jours; en réalité c'était plutôt une revue qu'un journal. Le 1er janvier 1777, un grand événement s'accomplissait, le premier journal quotidien naissait à Paris! L'Angleterre, sur ce point, nous avait déjà devancés depuis longtemps, car, le 11 mars 1702, le *Daily courant*, journal quotidien, avait vu le jour à Londres.

C'est en 1877 que tombait le centenaire du premier journal quotidien français et, je vous l'ai dit, j'ai été presque le seul à le célébrer dans la Presse.

Si les avocats avaient eu une date aussi solennelle que celle-là à fêter, ils auraient mené un bruit du diable; ils auraient organisé un banquet pour faire l'éloge du barreau et déclarer que la société périrait sans eux. Ils auraient bien fait. Les journalistes, probablement occupés alors à se disputer entre eux, n'ont pas prêté la moindre attention à cet anniversaire.

Le fondateur du premier journal quotidien, dont le nom ne figure dans aucun dictionnaire, était un M. de LaPlace, ancien clerc de notaire. "Le *Journal de Paris*, dit un "Avis au lecteur", paraît tous les matins.

"Le prix de la souscription pour l'année est de 24 livres pour Paris et de 31 livres 4 sols pour la province. Le bureau d'abonnement est rue du Four-Saint-Honoré, la troisième porte cochère au-dessus de la rue des Deux-Ecus, en face de l'hôtel de Soissons: c'est là qu'il faut envoyer, à l'adresse de M. de La Place, directeur de ce journal, tous les objets qui peuvent y être relatifs."

Le premier numéro n'a rien d'extraordinaire; il contient une lettre de recommandation et d'adhésion de celui que M. de Boufflleurs appelait alors le *papa grand homme*. Voltaire déclare qu'il ne peut collaborer, mais qu'il s'abonne de grand coeur, en souhaitant que le public en fasse autant.

Nous rencontrons, en outre, un bulletin météorologique, une bibliographie relative à l'*Almanach des Muses*, quelques faits divers, les spectacles: *Orphée*, de Glück, à l'Académie royale de musique; le *Malheureux imaginaire*, de Dorat, à la Comédie-Française; le *Déserteur*, de Sedaine, à la Comédie-Française.

Bientôt, La Place fut remplacé par un trio auquel les contemporains n'épargnèrent pas les sarcasmes. Il se composait d'un homme de lettres, Dussieux; d'un financier, Corancey, et d'un pharmacien (on prononçait encore apothicaire), Cadet de Vaux, frère du célèbre Cadet-Gassicourt. Le médecin Renaudot, le pharmacien Cadet, le docteur Véron... On voit que la Georges-H. Bérubé, 1 août 1913 médecine intervient toujours dans les transformations de la Presse, et que, si elle a tant souffert, ce n'est pas faute de remèdes...

La création du premier journal quotidien était un fait capital dans l'histoire des feuilles publiques; elle allait modifier radicalement les conditions essentielles du journalisme.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir la collection du *Journal de Paris* à ses débuts. Son premier directeur avait d'abord commencé par remplir le journal d'épitres à Chloris, de madrigaux, d'historiettes scandaleuses, de cancans de coulisse. Il fallait d'autres éléments à un public démesurément accru, et, par la force même des choses, la nécessité de satisfaire des lecteurs plus nombreux amena les directeurs nouveaux à introduire sucessivement dans leur recueil toutes les rubriques qui ont maintenant leur place obligée dans un journal bien fait. Le Bulletin de Bourse, qui s'appelle le *Cours du Change;* le balletin de la santé publique, le chapitre des tribunaux viennent, l'un après l'autre, prendre leur rang dans le cadre du journal quotidien.

La *Chronique d'art* est inaugurée par un compte rendu fort exact de la vente du magnifique cabinet de M. de Gagny, un des fameux amateurs du dix-huitième siècle.

La *Chronique de Mode* commence par un pompeux éloge de Mme Gély, qui, après avoir imaginé les coiffures "à la palissade", les coiffures au "parterre charmant" et les "coiffures au siècle d'Auguste", a mis le sceau à sa réputation en donnant au monde les "bonnets à la pie".

La Révolution est, à coup sûr, la période la plus étrange qui soit au point de vue des journaux. On emplirait une page de *La Libre Parole* des titres de feuilles plus ou moins singulières. Tout le monde a du talent; la passion fiévreuse du moment prête l'apparence de l'éloquence aux plus malhabiles.

En parcourant ces feuilles jaunies, imprimées, les trois quarts du temps, avec des têtes de clous, sur du papier à chandelle, sans qu'on prenne la peine de corriger les fautes typographiques, on se sent gagné par la trépidation de ces jours troublés.

Voici le *Père Duchesne*, avec la griffe d'Hébert; le *Vieux Cordelier*, où Camille Desmoulins dépense tant de verve; l'*Ami du Peuple*, dont le rare exemplaire complet, après avoir passé des mains de l'homme de sang dans celles d'un prince du sang, a été mis en vente il y a quelques années. Sur les marges des articles qu'il revoyait après leur apparition, probablement dans l'intention de les réunir ensuite en un volume, Marat, enchanté de lui, écrit souvent: *Très bien... Ceci est beau... Ceci est admirable..*

Si les journaux révolutionnaires, où le tempérament individuel se donne libre carrière, sont pleins de couleur et de mouvement, il faut constater, cependant, que la Presse elle-même ne fait pas de progrès comme organisation, l'instrument, si vous le préférez, ne se perfectionne pas.

Il en est de même sous l'Empire où les journaux ne sont guère en faveur, et même sous la Restauration. La *Quotidienne*, la *Minerve*, les *Débats*, le *Constitutionnel* sont rédigés par des plumes alertes et exercées: mais le journal a gardé son format, son public, ses habitudes des commencements.

Une nouvelle révolution s'accomplit seulement par la Presse à 40 francs. M. Emile de Girardin, avec la hardiesse et l'originalité de son caractère, bouleverse toutes les traditions. L'annonce est créée, le roman-feuilleton vient de naître. Par le seul fait du bon marché, de nouvelles couches de lecteurs sont conquises au journal: une feuille n'est plus seulement l'écho d'un salon, l'organe d'un groupe politique, la représentation d'un cénacle étroit elle a pour client, pour bailleur de fond, pour inspirateur, le gros public, lui-même.

Les moeurs anciennes ressuscitent un peu avec l'Empire. Dans l'universel silence, les fines plaisanteries d'un Paradol, d'un Hervé, d'un Weiss ont un retentissement particulier. On savoure alors ces raffinés de style comme on écoute un brillant causeur dans un cercle choisi; on s'intéresse à la moindre polémique; on colporte partout, pendant huit jours, la plus inoffensive épigramme.

Mais la Presse, bientôt, subit encore un avatar. Le journal *d'informations* prend sa place au soleil, et la prend immense, prépondérante. Le journaliste qui ne sait que penser et écrire est supplanté par le *reporter*, qui sait voir, découvrir, des détails inédits, entrer partout, interroger chacun. Les beaux esprits, qui ont lutté pour la liberté de la Presse, sont ensevelis dans leur triomphe.

Enfin paraît le journal à un sou, qui est la dernière phase créatrice, la dernière innovation essayée et réussie. Du salon, le journal est arrivé à la rue; de la rue, maintenant, il parvient aux sentiers les plus reculés des plus humbles villages, où la feuille à un sou pénètre dans la boite du facteur rural.

Née en 1631, la Presse est partout en 1912: elle est indispensable comme le pain, elle fait partie de la vie de chacun; elle a renversé tous les obstacles, et à ceux qui voudraient encore fourbir contre elle des armes usées, elle répond par la parole si souvent citée et toujours à citer de son fondateur, Théophraste Renaudot: "La Presse est de la nature des torrents, qui grossissent par la résistance qu'on leur oppose..."

EDOUARD DRUMONT.

HEROISME ET RELIGION

De la *Revue pratique d'apologétique* (1er juillet 1913):

A l'heure où l'aviateur français Brindejonc des Moulinais attire l'attention du monde entier par ses raids magnifiques à travers les airs, il plaira à nos lecteurs d'apprendre que son appareil, instrument de ses exploits, fut béni solennellement, il y a quelques mois, à l'aérodrome Morane-Saulnier, par Mgr Gibier, qui prononça dans la circonstance ces apostoliques paroles:

Les évêques vont en automobile; bientôt peut-être ils voyageront en aéroplane. Et vous, jeunes apôtres des missions étrangères, qui nous dit qu'un jour ou l'autre vous n'irez pas porter l'Evangile et la civilisation aux peuples les plus lointains sur les ailes d'un biplan ou d'un monoplan? *La religion ne saurait se désintéresser des progrès de l'aviation.*

Et la patrie, elle aussi, Messieurs les aviateurs, compte sur vous et attend beaucoup de votre intelligence, de votre audace, de votre dévouement. Vous serez, vous êtes dès maintenant dans la guerre moderne, des éclaireurs indispensables. Vous allez de l'avant. Vous surprenez les secrets de l'ennemi; vous apportez les renseignements qui instruisent et qui sauvent, qui précèdent les batailles et qui préparent les victoires. *Combien donc je suis heureux de saluer, au nom de la patrie et au nom de la religion, cette nouvelle invention!*

Il n'est peut-être pas inutile, à cette occasion, pour mettre à néant une sotte prétention de Jules Lermina dans l'*Aurore*, de reproduire ici la substantielle note de *La Réponse* où se trouve établie par les faits la *valeur de la religion comme source d'héroïsme*:

"Jules Lermina, dans l'*Aurore* —dit notre confrère,—cherche à expliquer l'héroïsme avec lequel les aviateurs affrontent la mort:

Peut-être, écrit M. Lermina, ce mépris de la mort correspond-il aussi à la diminution du sentiment religieux; les légendes de l'enfer naguère déprimaient les mes, qui, libérées aujourd'hui, ne voient plus la cessation de la vie qu'un accident banal.

"Le *peut-être* qui sert de parapluie à cette réflexion ne l'empêche pas d'être une sottise.

"La diminution du sentiment religieux faisant naître le mépris de la mort!... Ne semblerait-il pas, vraiment, que tous nos aviateurs fussent des incrédules?

"Les faits sont là, qui répondent.

"*Santos-Dumont*, l'un des précurseurs de l'aviation, est un fervent catholique; il ne va jamais dans les airs sans sa médaille de Saint-Benoit.

"*Latham*, qui, en essayant de franchir le détroit, tomba à la mer, était un fervent croyant.

"*Blériot*, qui, le premier, passa la Manche, est un homme qui va à la messe, qui se confesse, qui communie, et ses appareils portent tous la médaille de Notre-Dame du Platin, patronne des aviateurs.

"Le lieutenant *de Caumont*, qui devait finir dans une chute épouvantable, en essayant un moteur de cent chevaux, était un homme de foi profonde, lui aussi. "Si jamais je tombe, avait-il dit à un capitaine de ses amis, tu sais, d'abord un prêtre, et tout de suite!"

"Et le lieutenant *Bague*, disparu, perdu dans l'immensité bleue de la mer, ne l'avait-on pas vu, en février 1912, à Mauléon, devant plusieurs milliers de personnes, prendre son vol en traçant sur sa poitrine un large signe de croix? Est-ce aussi à la *diminution du sentiment religieux* qu'il faut demander d'expliquer l'audace avec laquelle il a couru à la mort?

"Le 18 juin, à l'ouverture du circuit européen, la plupart des concurrents assistaient avec recueillement à la messe d'aviation ordonnée par l'archevêque de Paris, et plusieurs aviateurs s'approchaient de la sainte Table, et, pieusement, communièrent.

"Ce même jour, le brave lieutenant *Princeteau*, celui dont on a dit que *rien ne l'arrêtait*, ne mourrait-il pas, lui aussi, d'une mort horrible, broyé et carbonisé tout à la fois? C'était un *clérical* pourtant,, et sur sa tombe un membre de la Commission parlementaire d'aviation a pu évoquer les sentiments chrétiens qui, toute sa vie, avaient été ceux du lieutenant Princeteau.

"Et le capitaine aviateur *Paul Eckman*, péri en l'air le 14 mai de l'année dernière, qui écrivait à sa soeur, religieuse de la Retraite: "Tu sais, là-haut, aux heures tranquilles où rien ne remue, il arrive qu'on s'ennuie. Ces jours-là, on chante. J'aime alors à hurler dans le vent de mon hélice l'invocation à Saint Georges des cavaliers de Saint-Syr." Encore un que puisait dans la religion son joyeux mépris de la mort."

L'héroïsme chez des chrétiens est normal. Il est anormal chez des incroyants. En perdant la vie, l'incroyant perd tout, tandis que le croyant sait qu'il passe à une vie meilleure.

lettre navrée dans la forme, ferme quant au fond: On voyait bien que Clément mourait d'ennui à Noyon, que c'était un supplice pour lui d'y retourner; on ne voulait pas lui faire subir une adoption forcée, on voulait son bonheur, et rien que cela.

M. Valmont offrait donc de fournir à l'enfant tout l'argent dont il aurait besoin pour se créer l'avenir qu'il voudrait; il n'aurait qu'à écrire, on lui enverrait le somme, par le retour du courrier, il la fixerait lui-même. Quand il viendrait à Noyon, on serait heureux de le recevoir; s'il ne voulait pas y retourner, on se résignerait, le coeur brisé, à son absence, mais on le voulait libre, parce qu'on le désirait heureux.

Clément crut comprendre que la Providence lui envoyait un moyen qui couperait court à tout; et il répondit une lettre émue: les jours qu'il avait passé à Noyon, y disait-il, resteraient les plus doux de sa vie; mais il avait conscience d'être dans une situation spéciale, lui imposant certains sacrifices étrangement douloureux; il acceptait l'offre généreuse de M. Valmont pour l'année qui allait venir, il tâcherait d'utiliser ses mandait à Dieu, c'était de le metun chrétien, et la grâce qu'il debontés pour devénir un homme et tre dans telle circonstance qu'il pût prouver à sa famille adoptive l'amour profond, le dévouement qu'il lui vait voué.

Cette lettre était grave, elle constituait un commencement de séparation; et, avant de la mettre à la poste, Clément la tourna bien des fois dans sa main, puis il alla dans la chapelle, et là il pria avec ferveur le Dieu qui protège les pauvres et les orphelins.

Il était âgé de dix-huit ans, n'avait plus à passer que la seconde partie du baccalauréat ès lettres, ses professeurs répondaient de son succès; la lettre de M. Valmont était la liberté offerte juste au moment où il allait en avoir besoin, liberté douloureuse, mais liberté qu'il devait accepter, si réellement il ne voulait pas, dans la sicérité de son coeur, reprendre d'une main ce qu'il avait repoussé de l'autre, et abuser d'une hospitalité généreusement offerte. Après tout, Dieu le garderait, puisqu'il gardait bien les petits oiseaux dans les champs; et si un jour il devait revenir à Noyon, il pourrait y paraître la tête haute, la conscience sans reproche, sans craindre que les amis du notaire ne murmurent en se le montrant:

—Tu vois, ce jeune homme, il est resté *aux crochets* des Valmont tant qu'il a pu!

Et puis, la raison la plus grave, il ne se la disait pas... Mais quand elle apparut devant son esprit à la fin de son examen, il se leva tout droit, quitta la chapelle et alla jeter sa lettre à la poste. Et, en homme qui va tout au bout de sa résolution, qui ne veut pas être tenté de revenir sur sa décision, il monta chez l'abbé Vignot, lui annonçant qu'il était prêt, son examen passé, à accepter un préceptorat jusqu'au 15 octobre.

Les choses se précipitèrent, car, trois semaines après, le baccalauréat de philosophie étatit passé; et, sans retourner à Noyon, évitant ainsi une scène qui l'eût brisé, Clément partait pour Villeneuve-Saint-Georges, comme précepteur, dans la famille de M. de Savy.

Nous le trouvons là, un matin de juillet, en train d'écrir son journal, toujours son seul et continuel ami, dans sa petite chambre, située au-dessus de celle de concierge et vis-à-vis les écuries.

La journée promet d'être superbe: le brouillard léger, qui cachait la Seine, s'est peu à peu dissipé, et, par la fenêtre sans balcon, Clément aperçoit toute la campagne: voici là-bas le pont suspendu de Villeneuve; plus loin, cette ligne blanche, c'est le barrage d'Ablon; puis, bordant l'horizon, les hauteurs d'Athis, de Villeneuve-le-Roi, la propriété du baron de Courcelles et les cheminées d'usine de Juvisy. Quand le temps est clair, on voit même la fumée des grands moulins de Corbeil, mais, pour cela, il faut que les remorqueurs et les "toueurs" cesse leur va-et-vient continuel, et c'est une gracieuseté qu'ils ne font pas souvent.

La famille où se trouve Clément est une famille d'industriels parisiens: il y a les grands-parents, puis le père, M. de Savy, sa fille, ses quatre enfants. Le grand-père a fait sa fortune dans les lainages; la grand'mère ne compte pas dans la maison.

Le père, M. de Savy, est un petit, gros, court, très nerveux, au parler bref, à l'affirmation cassante, les yeux hors de la tête à la première contradiction; il continue dans le coton ce que le père a fait dans la laine. Sa femme, aussi grande que son mari est petit, n'a qu'une passion: ses deux filles, deux pauvres petites de six et sept ans, criblées de soins, assassinées de médecins, qu'un rien tuerait: une matinée trop fraîche, un soleil trop chaud: deux pauvres plantes anémiées, dont les caprices sont des ordres, dont les indispositions prennent les proportions de calamités publiques, et que les domestiques servent avec crainte et tremblement en les appelant "Mesdemoiselles."

Les deux soeurs ont deux frères d'un caractère opposé; il se mettraient des bottes de paille aux jambes, des sabots aux pieds, qu'on les prendrait instantanément pour des palefreniers anglais; ils en ont la casquette, la pipe, le langage et les aspirations. Ils ne tiennent pas debout, n'ont pas de sang dans les veines et affectent de n'avoir cure ni du chaud ni du froid. L'un a quinze ans, une tête en poire et des yeux faux. L'autre en a dix-sept, c'est le meilleur de la bande; il est bête, mais bon; a la manie de déclarer à tout bout de champ que *ça lui est bien égal!...*

—Achille, si tu ne travailles pas davantage, tu n'arriveras pas encore au baccalauréat en novembre!

Et Achille tourne lentement vers vous son gros regard, met les deux mains dans les poches, hausse les épaules:

—*Baccalauréat? ça m'est bien égal!...*

—Achille, ne mange pas si gloutonnement, tu vas t'abimer l'estomac!...

—*L'estomac?... m'est bien égal!...*

Tout, d'ailleurs, lui est égal... à part les chevaux. Aussi le soir où le palefrenier lui annonça que le crottin de Biscuit, son cheval favori, n'était pas très rassurant, Achille mangea mal, et se leva trois fois, la nuit suivante, pour s'assurer si les déjections de son malade se raffermissaient.

Achille était pourtant le meilleur élève de Clément, qui avait assuré la lourde tâche de le préparer aux examens de novembre. Mais, au commencement il n'avait pas paru devoir en être ainsi.

Clément se rappelait toute sa vie l'après-midi où il arriva, par un soleil de feu, à la gare de Villeneuve-Saint-Georges. Juste à la même heure, il aurait pu descendre à la tranquille petite station de Noyon; là-bas, au moins, on l'aurait attendu. Ici, personne ne se présenta à la gare.

Quand la lanterne rouge du train eut disparu dans la direction de Juvisy et que sa malle fut retrouvée, Clément avait cherché sur le quai ses futurs élèves qui certainement devaient être là; mais le quai se dégarnit peu à peu, et personne ne s'avançavers le jeune homme pour lui tendre la main.

—Alors, pensa-t-il, ils sont en retard, et cette voiture qui descend la côte doit être la leur?...

La voiture passa devant la gare, au grand galop des deux carossiers, et, sans s'arrêter, poursuivit sa route vers Ablon.

Déjà, sur le quai, on le regardait avec un sourire qui lui serrait le coeur:

—Vous vous êtes peut-être trompé de station, jeune homme? lui dit un employé d'un air protecteur.

Clément eut d'abord envie de ne pas répondre; puis il réfléchit qu'après tout il n'était rien, qu'il n'avait rien, que c'était la vie qui commençait, et qu'il ne devait pas faire le fier.

—C'est bien ici Villeneuve-Saint-Georges? demanda-t-il.

—Oui.

—Connaissez-vous la famille de M. de Savy?

L'employé souleva sa casquette en s'essuyant le front...

—Monsieur.. Monsieur.. Comment?

—De Savy.

—Non, connais pas, Ah! mais attendez, il y en a là-bas, de la gare de *treillage* qui doivent connaître ça... Ohé!... là-bas... les artistes!... Connaissez-vous une famille de... de... comment déjà?

—De Savy.

—De... Savy?

Tout le monde se rapprochait curieusement en cercle, et Clément sentait de plus en plus la rougeur lui monter au visage. Finalement, l'un d'eux, un graisseur de roues, se rappela un nom comme cela... Oui, de Savy, ça devait être une famille qui demeurait là-bas, en haut de la côte... Tu sais bien celui qui a acheté la briqueterie?...

—Mais non!

—Mais si!

Et la discussion s'engagea, coupée de mots très vulgaires; tous les employés s'en mêlaient, jusqu'au moment où une grosse marchande de fromage trancha la difficulté en affirmant que c'était bien vrai, et qu'un M. de Savy demeurait réellement là-haut.... Il y avait pour trois petits quarts d'heure à pied, par la route, sans un arbre et un banc. Seulement, voilà!... c'était la malle, et le jeune Monsieur n'avait pas l'air assez fort pour la porter sur ses épaules; à la rigueur, s'il avait de l'argent il pourrait louer une voiture dans la ville; pour 12 francs et le pourboire, un cocher ne refuserait pas, vers quatre heures, de charger le jeune monsieur et son colis.

Un instant Clément eut une tentation terrible... Ce serait si simplede prendre le train de 3 heures, de retourner à Paris, puis, à 5 heures, de filer sur Noyon, pour dîner là-bas; de se jeter au cou de M. Valmont, de sa femme de Got, de dire:

—Vous ne m'avez pas compris. Oui, je vous aime, seulement, laissez-moi prendre une toute petite place, afin que je la prenne sans remords!...

(*A suivre*)

CHEZ LES FRANCO-AMERICAINS

TROIS SIECLES DE CATHOLICISME

Un tri-centenaire.

Le 7 août dernier, on a célébré avec grande pompe, le troisième centenaire de l'établissement du catholicisme dans le Maine. C'est en effet, le six du mois d'août 1613 que trois jésuites français, les Pères Massé, Quentin et Biard et le frère DuThet, établirent une mission dans un détroit qui fut plus tard Bar Harbor.

Les jounaux nous ont apporté les échos de ces fêtes, rehaussées par la présence du Délégué apostolique aux Etats-Unis, de six évêques et d'un nombreux clergé. Ces rapports de la presse doivent être incomplets, car ils ne font mention d'aucun représentant de l'archidiocèse de Boston et l'élément canadien-français, qui compose cependant les trois quarts de la population du diocèse, semble avoir été ignoré; c'est là certainement une erreur de journaux, car il est bien connu que le catholicisme a été établi dans le Maine par des Français, conservé et propagé par des Français et qu'aujourd'hui même les trois quarts des fidèles du diocèse de Portland, sont des Français, aussi sincèrement catholiques et aussi franchement Français qu'il y a trois cents ans. Les évêques qui assistent à cette célébration, connaissent bien ces faits; Sa Grandeur Mgr Walsh n'aura pas manqué de les faire valoir dans son sermon, car on ne voudra certainement pas laisser le délégué apostolique sous une fausse impression.

Sa Grandeur Mgr Guertin, d'après les journaux, était à peu près le seul représentant des 800,000 Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Les journaux ne font aucune mention des 100,000 Franco-Américains du Maine.

Voici ce que nous dit de ces fêtes le "Boston Globe", en date de jeudi, six août.

Les fêtes.

Son Excellence Mgr Glovanni Bonzano, délégué apostolique du Saint-Siège à Washington, NN. SS. les évêques Louis S. Walsh de Portland; Matthew Hawkins de Providence; Thomas D. Beaven de Springfield et Georges Albert Guertin de Manchester, et la plus grande partie des prêtres catholiques de la ville, ainsi qu'un grand nombre de catholiques représentant toutes les paroisses de Greater Portland sont partis de la gare Union pour Bar Harbor à 11 heures hier pour assister aux célébrations civiles et religieuses qui ont eu lieu là aujourd'hui en l'honneur du troisième centenaire de la naissance de l'Eglise catholique dans le Maine. Le délégué apostolique et les évêques visiteurs avaient été les hôtes de l'évêque Walsh à la résidence épiscopale, dans Congress street depuis leur arrivée ici lundi soir.

Le train était composé de 13 wagons comprenant six voitures Pullman. Deux wagons spéciaux étaient occupés par le parti tri-centenaire. Sur le train, à son arrivée ici, étaient Mgr Daniel F. Feehan, évêque de Fall-River, Mgr John Joseph Nilan, évêque de Hartford; Mgr Joseph J. Rice, évêque de Burlington; le Rév. Thomas J. Campbell, S. J., de New-York et un grand nombre de prêtres et personnes de différentes parties de la Nouvelle-Angleterre au sud et à l'ouest de Portland, qui ont joint le parti de Portland ici.

Ce matin, à 10 heures et demie a eu lieu la dédicace de l'église du Most Holy Redeemer (en français Saint-Sauveur) par Mgr l'évêque Walsh, et la messe solennelle pontificale fut célébrée par le délégué apostolique. Les autres prélats assistaient dans le sanctuaire. Le sermon historique couvrant les 33 ans de catholicisme dans le Maine, a été prêché par Mgr Walsh.

Page d'histoire

Que s'est-il donc passé du côté de Bar Harbor il y a trois cents ans? Prenons un volume d'histoire des Etats-Unis ou du Canada et voyons.

Remontons jusqu'en 1694 et nous allons rejoindre dans le Maine, l'expédition du Sieur des Monts et de M. de Champlain, à l'entrée de la rivière Sainte-Croix. C'est là que, pour la première fois sur le sol de la Nouvelle-Angleterre, lisons-nous dans "The Catholic Encyclopedia", le Saint Sacrifice de la Messe fut célébré,—en juillet,—par le Révérend Nicolas Aubry, de Paris. Cet établissement ne fut pas de longue durée. Après avoir évangélisé les Abénaquis et les avoir convertis tous au catholicisme les missionnaires se transportèrent à Port-Royal.

Plus tard, en 1611, le Sieur de Pontrincourt, accompagné du Rév. Père Biard, et autres, débarque sur une île à l'entrée de la rivière-Kennebec tout près de Bath et à une trentaine de milles de Portland); et l'on croit que c'est là dit "The Catholic Encyclopedia", le second endroit du Maine où fut célébré le saint sacrifice.

Enfin en 1613 on voit une nouvelle tentative de la France pour l'établissement du catholicisme de ce côté. Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, envoya une expédition sous le commandement du Sieur de la Saussaye, laquelle partie de France le 12 mars 1613, aborda précisément à l'endroit appelé aujourd'hui Mont Désert. On y planta une croix, on y célébra la messe, et l'on donna à l'endroit le nom de Saint-Sauveur. Tout près de là l'on trouve encore aujourd'hui, une baie qui porte le nom de "Frenchman".

Hélas! déjà Anglais et Français étaient en guerre au sujet de cette partie de territoire. Et du côté de la Nouvelle-Angleterre les Neo-Anglais veillaient. Et "au moment où les ouvriers de la foi allaient recueillir quelques fruits de leur apostolat dans ces régions sauvages, un capitaine anglais, Samuel Argoll (Argall)... fondit sur la colonie naissante et la dispersa" (l'abbé Magnan). Argall devait détruire aussi Sainte-Croix et Port-Royal.

Les missions catholiques

L'histoire de l'occupation française se confond alors avec celle des missions catholiques. Passons brièvement sur la période qui suivit. Retenons seulement que le missionnaires, Récollets, Capucins, Franciscains, Jésuites, viennent de Port-Royal et du Canada pour évangéliser le Maine. Sur la rivière Penobscot, non loin de la ville actuelle de Bangor la superbe, ils fondent (1688) la mission de Sainte-Anne de Panawaniski aujourd'hui Oldtown, la plus anciene paroisse de la Nouvelle-Angleterre. Sur la rivière Kennebec, le long de laquelle s'élèvent aujourd'hui les villes de Bath, Augusta et Waterville, les missionaires français fondent la mission de Norhidgewock.

Pendant au-delà d'un siècle, nos missionnaires ont évangélisé le plus grande partie de ce qui constitue aujourd'hui l'Etat du Maine. Ils avaient à subir de fréquentes attaques venant du Massachusetts où régnaient sans conteste, les protestants anglais. En 1724 le Père Rale marcha seul à la rencontre d'un détachement anglais, qui le tua. Enfin en 1731 les deux derniers missionnaires de la domination française quittèrent le pays. Et il faut venir jusqu'à la déclaration d'indépendance pour retrouver dans le Maine les ouvriers du catholicisme.

Cette fois les missionnaires viendront du sud, mais ce sont encore des français. Le Père Ciquard, un Sulpicien, a l'honneur croyons-nous, d'être le premier de cete nouvelle série; il fut missionnaire à Oldtown. C'est de là qu'il visita les Acadiens établis dans le comté d'Aroostook à la suite de l'établissement des "Loyalists", à qui on avait fait cadeau des terres des Acadiens. A la suite du P. Ciquard, nous voyons arriver le P. de Cheverus, futur évêque à Boston, pour prendre charge des missions des Indiens à Pleasant Point (1797).

Nos compatriotes

Les Franco-Américains du Maine ont pour les desservir 56 prêtres ou religieux opérant dans 70 paroisses ou missions. Tous convaincus de l'importance des écoles confessionnelles, ils maintiennent à grands frais des écoles paroissiales, 13 sur 23 pour tout le diocèse, groupant 6,000 enfants, sur 9,000 que renferment les 23 écoles, les 10 écoles qui ne leur appartienent point réunissent donc 3,000 enfants seulement.

Hélas! dans ces écoles l'on n'enseigne pas le français autant que le voudraient les pères de famille franco-américains. Attachés aux traditions de la race, convaincus fortement que la langue française est un bouclier puissant pour la défense de leur foi catholique contre les assauts du protestantisme, il est naturel qu'ils donnent une certaine importance à l'enseignement de cette langue et qu'ils souffrent de voir sa culture négligée.

Ce n'est pas que les sujets manquent pour l'enseigner. Dans le Maine, sur 482 religieuses, 355 sont franco-américaines de nationalité. Quelques couvents du Canada fournissent à leurs missions des sujets bien formés. Nos Soeurs du Bon-Pasteur de Québec, par exemple, ont à Biddeford un couvent très prospère. Mais depuis plusieurs années, dans le Maine, comme dans l'Ontario et comme partout, il y a une opposition évidente qui bat en brèche la propagation et le maintien de la langue française. Dans le Maine cette opposition influente agit jusqu'au sein des écoles paroisiales que nos compatriotes ont payées de leurs deniers.

Nos compatriotes du Maine n'ont pas seulement contribué largement au progrès du catholicisme; ils ont conquis aussi de hautes positions sociales. Actuellement ils ont 2 sénateurs, 5 ou 6 députés, nombre de médecins et d'avocats. Chez eux se manifeste la tendance à devenir propriétaire. Et depuis une dizaine d'années surtout, nombre de fermes, beaucoup de propriétés de villages ou de villes se sont trouvées surprises d'entendre, un bon jour, leur maitre parler français!

LES IDEES DE LORD ELGIN

Nous avons souvent invoqué, depuis quelque temps, le témoignage de lord Elgin, gouverneur du Canada, en faveur de la population française et du libre usage de notre langue dans les actes officiels. Il y aurait beaucoup à dire sur cette époque mouvementée qui suivit l'adoption de l'Acte d'Union au Parlement britannique. Le 4 mai 1848, lord Elgin écrivait à lord Grey une lettre dans laquelle on voit le passage suivant:

"...Je désire beaucoup apprendre que vous avez pris des mesures pour le rappel de ce qui, dans l'Acte d'Union, impose des restrictions à l'usage de la langue française. Le retard apporté à l'accomplisement des promesses, faites par Gladstone, je crois, sur ce point, est l'un des points dont M. Papineau profite dans un but d'agitation. De plus, je dois confesser que pour ma part je suis profondément convaincu de la maladresse de toutes les tentatives semblables pour dénationaliser les Français. A tout prendre, elles produisent l'effet contraire à celui qu'elles préméditaient, et font brûler avec plus d'ardeur la flamme des préjugés et des acharnements nationaux. Mais supposez qu'elles réussissent, qu'en résulterait-il? Vous pourrez peut-être américaniser, mais, soyez-en sûr, vous n'angliciserez jamais les habitants français de la province par de pareilles méthodes..."

Montréal, 1er juin 1848.

"...Laissez-moi aussi vous rappeler l'importance qui s'attache à une mesure pour supprimer les restrictions imposées par l'Acte d'Union à l'emploi de la langue française..."

Montréal, 15 juin 1848.

"...J'ose croire que le prochain courrier de Downing St. dira ce que vous entendez faire pour révoquer les restrictions apportées à l'usage de la langue française dans l'Acte d'Union. Je suis très inquiet à ce sujet. Lafontaine m'en parle constamment. Je juge ces dispositions fort maladroites et propres à produire l'effet opposé à celui qu'on désire. Leur révocation a été demandée dans une adresse qui était, je crois, adoptée à l'unanimité de la Législature locale, et promise par le Secrétaire d'Etat. Pourquoi serait-elle retardée?..."

Une réponse typique du comte Grey à lord Elgin mérite une citation. Le Secrétaire d'Etat écrit de Belgrave Square, le 1er juin 1848, au gouverneur du Canada:

"...Je conviens tout à fait avec vous de la maladresse des tentatives faites pour civiliser les Canadiens-français par des moyens qui leur sont odieux, et conséquemment bien que je confesse être peiné de modifier l'Acte d'Union quant à la langue, je me rendrai presque immédiatement à leurs voeux en présentant une proposition de loi qui accomplira le changement voulu. Vous recevrez avis officiel de cette intention par le même courrier..."

Elgin est l'un des Anglais qui ont travaillé avec le plus de désintéressement pour une cause de justice au Canada. Nous devons certainement à sa mémoire de perpétuer le bien qu'il nous a fait. Ceux qui voudront consulter plus longuement sa correspondance pourront l'étudier à l'Hôtel des Archives.

On pourra difficilement nous reprocher d'être des agitateurs, quand nous réclamons le libre usage et le libre maintien de notre langue, puisque nos principales revendications s'appuient aux démarches des représentants même du roi d'Angleterre.

J. T.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

L'EPREUVE DU POISON

Chassé de nos contrées civilisées, où il ne persiste plus que sous la figure tant soit peu modifié du duel, le jugement de Dieu survit chez les peuples sauvages de l'Afrique, où il revêt, pour la mentalité des ces hommes-enfants, un caractère mystérieux et, pour ceux qui y sont soumis, une forme des plus redoutables.

Dans ces malheureux pays, la croyance à la sorcellerie est profondément enracinée. Le féticheur y possède une puissance presque illimitée. Lorque vient à mourir, par exemple, une personne jeune, appartenant à quelque famille de haut rang, chacun admet immédiatement qu'il s'agit là d'une influence maléfique, d'un sortilège. Aussitôt les soupçons de se porter sur celui-ci ou sur celui-là et le féticheur ordonne l'épreuve du poison.

En Afrique équatoriale, ce poison est le m'boundou, dont la composition resta longtemps inconnue, car les rares initiés le préparent en secret et loin des regards profanes. Aujourd'hui, nous savons que la plante avec laquelle on le confectionne est le "Strychnos Icaja", proche parente de celle dont nous retirons la strychnine. C'est une famille botanique qui ne pardonne guère. Le féticheur va chercher la plante dans les bois, racle soigneusement la racine, et fait macérer la poudre que cette opération lui fournit dans litre d'eau. La liqueur rouge qu'il obtient ainsi est le poison d'épreuve.

C'est elle que doit boire le patient: puis, quand l'effet commence à se produire, que ses yeux se voilent, que ses jambes se dérobent sous lui, que ses muscles cessent de lui obéir, le féticheur l'astreint à certains exercises qui varient un peu suivant les tribus. Tantôt il doit marcher droit devant lui et franchir une ligne tracée à distance sur le sol: tantôt il lui faut sauter par-dessus une baguette ou des troncs d'arbres. S'il échoue, s'il s'arrête, s'il tombe, il est condamné et immédiatement on le massacre. Parfois le m'boundou épargne cette peine à l'exécuteur en tuant lui-même la victime sur place; tantôt, mais rarement, celle-ci réussit à exécuter les mouvements commandés et guérit. La divinité a parlé, il est innocent.

Ces coutumes funestes prennent, en certaines circonstances, les allures d'un massacre en masse. Tel tyran local ordonne de boire le poison d'épreuve à tous les familiers de sa maison, à une classe entière de la population, à tous individus soupçonnés d'avoir semé une épidémie ou conspiré contre le pouvoir. On voit à quels abus effroyables la confiance des indigènes dans l'infaillibilité du m'boundou peut donner lieu. Dans certaines de ces "ordalies" des milliers d'individus ont trouvé la mort. Ce sont là des moeurs barbares contre lesquelles, dans toute l'Afrique, les blancs ne luttent qu'avec les plus grandes peines et qu'ils n'arrivent que petit à petit à modifier. Il n'y a guère plus de quarante ans qu'à Madagascar l'épreuve du poison (ici c'est le tanguin) n'est plus ordonnée officiellement par les tribuanux.

BETES

Le soi-disant mutisme des possons ne pourra plus être un invincible critérium, si l'on en croit le professeur Koellicker.

Ce savant zoologiste s'est livré à des observations qui prouvent qu'on ne pourra plus dire: "Muet comme un poisson".

Les poissons parlent, en effet, ou chantent. Un microphonographe spécial a permis à M. Koellicker de constater qu'ils émettent un certain bourdonnement.

Ce bourdonnement est d'ailleurs parfaitement distinct du bruit que peuvent faire les poissons en se mouvant dans l'eau. C'est bien une sorte de chant ou de langage, parait-il, et il différerait selon les espèces.

Le rouget serait, de tous les poissons observés, le plus loquace.

—Des recherches ont été faites, dans les milieux s'occupant de l'alimentation londonienne, afin de voir quels animaux originaux on pourrait importer des colonies anglaises pour servir de viande de boucherie et faire concurrence aux fastidieux boeufs et moutons.

Il y a bien, dans la Rhodésie, une sorte d'antilope, l'élan, dont la chair est très fine, mais il n'existe aucune installation pour la transporter dans des appareils frigorifiques, et, d'ailleurs, les frais de transport jusqu'à la côte seraient passablement élevés.

L'Australie a bien le Kangaroo, dont la queue est, parait-il, un mets des plus délicats, mais cet animal est très sauvage, et il est difficile de s'en procurer, même dans les grandes villes australiennes.

Le Canada a un ours excellent, mais il ne peut l'offrir, car les lois canadiennes interdisent de tuer le gibier en grandes quantités.

La colonie du Cap a bien une sorte d'antilope, et l'on fit des essais de grande viande, mais les Londoniens trouvèrent l'animal trop maigre.

Et le boeuf et le mouton continuent à régner.

DANS LA GUEULE DU TIGRE

On télégraphie de Bombay au *Petit Journal* le récit d'une effroyable aventure qui, si elle est fidèlement rapportée, mérite de figurer parmi les histoires de chasses les plus extraordinaires:

Parti à la chasse avec quelques amis, le capitaine Pemberton, officier colonial anglais, attaché au service d'un poste très avancé au delà du Gange, était en observation près d'un buisson, lorsqu'un superbe tigre royal bondit sur eux. L'officier sentit peser le corps lourd de la bête et s'évanouit. Cependant, réveillé par la douleur, il s'aperçut avec horreur qu'il était tenu dans la gueule du tigre qui le portait ainsi à travers la forêt. Les crocs de la bête serraient le capitaine Pemberton, qui n'avait de libre que son bras droit.

L'officier le remua et parvint à porter la main à sa ceinture. Il en sortit un pistolet, dirigea l'arme contre le coeur du tigre et fit feu. Mais, par suite d'un mouvement imprévu, le coup manqua. L'officier sortit un second pistolet et cette fois il réussit à loger une balle dans le coeur du fauve. Celui-ci poussa un cri terrible, lâcha sa proie et s'affaissa. Les camarades de chasse de M. Pemberton, qui avaient suivi la piste de la bête, l'ont trouvée expirante.

A côté se trouvait l'officier évanoui. Ils ont chargé leur ami sur un brancard et l'ont transporté à l'infirmerie de la station.

Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le coeur, il y a un mérite fade, et des personnes qui dégoûtent avec des qualités bonnes et estimables.

LES CHEMINS DE FER AU CANADA

ETAT ACTUEL DES RESEAUX

Division de l'Atlantique

Les voies ferrées de l'Est du Canada, celles qu'on peut appeler division de l'Atlantique, répondent au triple besoin d'alimenter, au point de vue économique, le fleuve Saint-Laurent et ses affluents, le Richelieu et l'Ottawa; d'assurer les relations avec les Etats-Unis; de courir au plus court, quand la glace rend les fleuves impraticables, de Montréal ou de Québec jusqu'à l'Atlantique, aux ports de Halifax, Saint-John ou Portland. C'est l'achèvement du plan primitif que nous avons mentionné quand nous faisions l'historique des chemins de fer, et l'on peut dire que les grandes Compagnies ont toutes cherché à réaliser dans leur réseau ce triple but; de là l'enchevêtrement de leurs voies. Cette conception était imposée par la configuration même du pays, par la marche de la civilisation et du peuplement. On n'osait pas entamer l'immensité compacte des territoires du Nord, barrés d'ailleurs par une chaîne de collines. Comme le faisaient craintivement les premiers colons, on ne voulait pas perdre le contact avec les rives des grands lacs et du fleuve. Enfin la vie et pour ainsi dire le sang pénétraient dans le pays par deux voies: la mer qui apportait l'afflux de l'Europe, les routes des Etats-Unis qui apportaient l'argent et les hommes des contrées du Sud. Telles furent les lois qui, dans la division de l'Atlantique, présidèrent au développement des lignes du *Grand Tronc*, du *Canadien Pacifique*, du *Canadian Northern* et de l'*Intercolonial*.

Depuis dix ans ce plan se modifie. L'audace des défricheurs pousse ceux-ci vers le Nord. En outre une voie unique, celle du Canadien Pacifique, ne suffisant plus pour relier les provinces entre elles et amener les produits de la Grande Prairie, on créa plus au Nord une nouvelle voie vers le Pacifique, le *Transcontinental National*. La large bande de terre qui sépare du Lac Supérieur le fond de la James-Bay se trouve ainsi coupée en deux. En outre l'établissement de la ligne de l'Hudson-Bay qui drainera vers la baie les blés de la Saskatchewan et du Manitoba va déterminer la création du chemin de fer de la James-Bay qui redescendra ces mêmes blés vers Québec et la mer. La province d'Ontario, elle aussi, étend le bras dans la même direction par sa ligne de North-Bay et Cochrane. Bref, c'est la mise en oeuvre de tout le Nord qui s'effectue rapidement, aussi bien pour la division de l'Atlantique que pour celle des Prairies.

Compagnie du Grand Tronc.—Toutes les compagnies dans l'Est du Canada entrecroisent leurs réseaux. Le Grand Tronc a sa tête de ligne à Québec. De l'autre côté du fleuve, il rejoint l'*Intercolonial* qui, par la vallée de la Matapédia, va desservir les Provinces Maritimes.

La voie principale va de Québec à Richmond-Junction (à 97 milles de Québec, 67 de Montréal) et va aboutir à Montréal ou à Portland dans le Maine. De Montréal à Portland, on compte 297 milles.

De Montréal, une ligne suit le fleuve et le Nord du lac Ontario par Kingston et Toronto (34 milles de Montréal). A Hamilton, la même ligne fait sa jonction avec les lignes du Niagara Falls, Sarnia, Détroit (571 milles de Montréal.)

De Toronto, des embranchements vont aboutir aux ports du lac Huron, Goderich, Kincardine. Un autre embranchement monte vers North-Bay et Nipissing (227 milles et se rattache au *Temiscamingue et Ontario Ry*, qui aboutit à Cochrane (253 milles de North-Bay.

Canadien Pacifique.—Le Canadien Pacifique a sa tête de ligne à Montréal. Cette ville est reliée à Québec par une voie qui suit le fleuve (173 milles). La *Short Line* traverse toute la province de Québec par Farnham à 44 milles de Montréal, au Sud du fleuve, et dirige plusieurs embranchements vers le Nord et le Sud des Eastern Townships. Elle pénètre ensuite dans le Maine et le Nouveau-Brunswick.

Des embranchements à McAdam Junction vont à Edmonton, Frédéricton et Saint-John (483 milles de Montréal). Dans cette ville, le C. P. R. va se raccrocher à l'Intercolonial.

Les lignes de Montréal-Ouest sont proprement les lignes transcontinentales. Deux voies se dirigent vers Ottawa: 1o la North Short Line, 2o la Short Line empruntée par les trains transcontinentaux (Imperial limited and Soo Train). Une ligne directe va vers Toronto (339 milles de Montréal). Toronto est la tête des voies ferrées des grands Lacs allant à Fort-William et Port-Arthur.

D'Ottawa, une ligne monte à North-Bay et fait sa jonction avec le *Grand Tronc* et l'*Ontario et Témiscamingue*.

La ligne de North-Bay à Sudbury (439 milles de Montréal) court au Nord du lac Supérieur.

Sudbury peut être considérée comme la station initiale du Canada Central.

Intercolonial.—Une seule ligne sur ce réseau va de Montréal aux extrémités des Provinces Maritimes (1,700 milles) par Lévis, Rivière du Loup, Chatham et Moncton.

De Moncton une ligne descend vers Saint-John, une autre va vers Sydney en Nouvelle-Ecosse, une troisième vers Dartmouth.

Canadian Northern. — Dans l'Est du Canada, le C. N. R. ne possède en propre qu'un réseau fragmenté. Deux lignes partant de Halifax et de Yarmouth contournent les côtes de la Nouvelle-Ecosse.

A Québec vient aboutir la ligne de Chicoutimi qui dessert toute la région du lac Saint-Jean.

Ottawa et Montréal sont les points de départ des lignes de l'Ottawa et des lacs Rideau; de Toronto part la ligne de Muskoka et de Fort-Franchis part celle des Rainy Lakes.

C'est surtout dans l'Ouest que le Canadian Northern offre à l'heure présente un important développement de voies ferrées.

Région de l'Ontario

Sudbury et Cochrane se trouvent sensiblement sous le même degré de longitude. C'est la partie la plus étroite du Canada. Le lac Huron et le lac Supérieur assurent en partie son trafic. Seuls les deux transcontinentaux, le *Canadian Pacific* et le *Grand Pacifique*, la desservent jusqu'à Winnipeg. Toutefois le Grand Tronc Pacifique détache un embranchement à Lac Supérieur Junction jusqu'à Fort-William et le *Canadian Northern* commence à Port-Arthur sa ligne principale et la pousse jusqu'à Edmonton à 1,415 milles de là.

Division des Frairies et du Pacifique

Winnipeg est nous l'avons dit, la porte de l'Ouest, et la concentration de toutes les voies ferrées n'a fait que consacrer et accentuer encore cet avantage naturel. De là toutes les voies ferrées partent vers l'Ouest, s'étendant en patte d'oie sur un territoire presque uniformément plat et sur lequel il a suffi, pendant longtemps, pour faire une voie ferrée, de poser simplement des traverses sur le sol. Aujourd'hui, au contraire, on établit les voies solidement, sur de lourds rails d'acier, avec des ponts bien construits sur les grands fleuves. Le *Canadian Pacifique* double ses voies pour rendre son traffic plus intense, plus régulier et plus rapide. Sa voie principale traverse la Saskatchewan et l'Alberta jusqu'à Calgary (à 2,251 milles de Montréal), puis, par une série de tunnels et de travaux d'art, elle traverse les Rocheuses à Banff, Field et Glacier. A Mission-Junction une voie suit la frontière et va rejoindre le Northern Pacific Ry jusqu'à Seattle (Washington). La ligne maîtresse reste au contraire en Canada et atteint le Pacifique à Vancouver (2,897 milles de Montréal).

A Dunmore, en Alberta, une autre ligne franchit les Rocheuses par la Crow's Nest Pass, touche Nelson en Colombie Britannique et va rejoindre la ligne principale de Vancouver.

La barrière des Rocheuses a rendu nécessaire la création d'une ligne allant du Sud au Nord. Cet embranchement important part de Lethbridge et monte vers Calgary et Edmonton, déterminant un vaste triangle dont le dernier côté est formé par la voie de Wetaskiwin à Moose Jaw.

Le *Trancontinental* ou Grand Tronc Pacifique achève sa ligne maîtresse particulièrement bien construite. Elle sera terminée en 1914. Elle va de Winnipeg à Saskatoon, Edmonton, Edson, franchit les Rocheuses par la Yellow Head Pass, monte vers Fort-George en Colombie Britannique et aboutit à Prince Rupert, port nouveau créé pour servir de terminus à la ligne et pour concurrencer Vancouver dont il est séparé par une distance de 1,550 milles.

Le *Canadian Northern* a dans la prairie un très important réseau. Sa ligne la plus septentrionale est celle de Prince Albert (439 milles de Winnipeg et 1884 milles de Montréal). Une autre ligne passe par North-Battleford, Edmonton, et franchira les Rocheuses par le même col que le Grand Tronc Pacifique. Toutefois, en Colombie Britannique, elle prendra la direction du Sud et suivra jusqu'à Vancouver une marche sensiblement parallèle à celle du Canadien Pacifique.

A Saskatoon (Saska) deux embranchements sont en direction opposée l'un vers Calgary, l'autre vers Régina.

Enfin, sur la ligne de Prince-Albert, à Hudson Bay Junction, un embranchement monte vers Le Pas et sert d'amorce à la ligne de l'Hudson-Bay que construit le gouvernement.

Nous avons dit que la nécessité de relier les provinces entre elles et celle d'écouler leurs produits par les ports de l'Atlantique et du Pacifique avaient imposé à toutes les lignes de chemins de fer de courir vers l'Ouest. Toutefois, ce programme est à l'heure présente à peu près réalisé. Aujourd'hui les relations de plus en plus actives avec les Etats-Unis, la montée des colons vers le Nord, vers Le Pas, le lac La Rouge, Athabasca Landing, Dunvegan et le district de la Rivière La Paix déterminent la création de voies perpendiculaires aux lignes maîtresses. Les lignes de Régina à Prince-Albert, de Calgary à Vègreville, d'Edmonton à Athabasca Landing construites par le C. N. R., enfin la grande ligne de l'Hudson-Bay, répondent à ces besoins nouveaux. Il est sûr que, dans quelques années, le district des Prairies figurera un damier dans lequel les voies perpendiculaires rabattront sur les lignes de l'Est les produits de la Prairie en attendant qu'un trafic plus intense vers les Etats-Unis les amène convoyer ces produits directement vers le Sud. Cette dernière hypothèse est entièrement subordonnée à la question des tarifs douaniers. C'est pourquoi les populations de l'Ouest, uniquement préoccupées des intérêts matériels, sont nettement favorables au traité de réciprocité avec les Etats-Unis.

Ainsi, soit qu'il s'agisse des provinces de l'Est, soit qu'il s'agisse de la division des Prairies, le programme primitif des chemins de fer est à peu près réalisé et la physionomie des divers réseaux est déterminée en ce qui concerne le Sud du Canada.

Tout l'Est est agencé pour mener des grands lacs à la mer en élargissant considérablement le trafic des fleuves. Tout l'Ouest est organisé pour conduire aux deux océans, et principalement à l'Atlantique, les produits de prairies.

Une nouvelle ère commence, qui conduit les compagnies de chemins de fer, comme l'armée des colons, à la conquête du Nord. Elle aura pour résultat de donner à chaque Province, en particulier à celles de l'Ouest, plus d'indépendance vis-à-vis de la Confédération tout entière. Elle risque toutefois de les rendre solidaires des provinces centrales des Etats-Unis, à moins que la barrière douanière et surtout l'écoulement rapide et peu coûteux des produits par le Pacifique et par la Baie d'Hudson n'arrivent à maintenir l'unité économique du pays.

M. Guénard.

A ST-BONIFACE

M. l'abbé Brodeur est nommé professeur au Petit Séminaire. M. l'abbé Lambert devient secrétaire pro-tempore.

* * *

DE PASSAGE

MM. Halde, curé de Danphin, et Bélanger, curé de Selkirk West.

* * *

M. l'abbé A. Huot, de l'*Action Sociale* est parti hier soir pour retourner à Québec. M. l'abbé Huot accompagnait Mgr Roy, M. A. Rivard à Régina et Edmonton.

* * *

A l'occasion de son mariage avec Melle Lorenza Savoie, les amis de M. Alfred Bleau lui ont donné une jolie fête samedi soir au Club Laurier. En leur nom le docteur Lachance présenta une bourse d'argent à M. Bleau puis de brefs discours furent faits par MM. A. Bernier, A. Beaupré, R. Goulet. La veillée se termina par des chants canadiens. Parmi ceux présents: MM. N. Bernier, G. Lévêque, J.-A.-M. Bleau, J.-A.-F. Bleau, W. Paquin, P. Paquin, J.-H. Clément, P. Gevaert et D. Savoie.

M. Bleau est le gérant de notre club de balle.

* * *

Mgr Béliveau est en visite pastorale. Il a confirmé à Hun's Valley et à Minedosa. Il confirme aujourd'hui à Saint-Lazare. M. l'abbé Lambert l'accompagne comme secrétaire. Mgr Béliveau sera de retour demain.

* * *

Le R. P. Gagnieur, s.j., nouvellement arrivé, remplace le R. P. Lecompte s.j., recteur, parti pour Rome. Le R. P. Adam s.j., devient ministre.

* * *

Le pèlerinage de Saint-Boniface a lieu aujourd'hui sous la direction de M. l'abbé Prud'homme.

* * *

M. Liguori Gagné et Simon Blanc ont ouvert une boucherie et une épicerie à l'angle des rues Aulneau et Hamel. L'assortiment des deux départements est des plus complet.

MM. Gagné et Blanc achèteront, au prix du marché, tous les produits de la ferme: beurre, oeufs frais, légumes, volailles, animaux tués ou vivants.

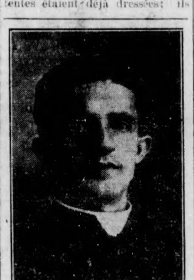
AU CAMP DE GIMLI

Les Cadets de St-Boniface

Le campement annuel des Cadets de Saint-Boniface et de Winnipeg eut lieu du 11 au 16 août. Un train spécial partit de la station du C. P. R. lundi matin à 10 heures, emportant 396 garçons appartenant au corps des Cadets de l'Ecole Provencher au nombre de 112, groupe le plus important, au corps des "Highland Cadets" de Winnipeg, à la fanfare des écoles de Winipeg, enfin à plusieurs autres organisations.

Le train arriva à destination vers 12.30 heures. Les différents groupes se formèrent en colonnes de marche pour se rendre sur le terrain du camp situé sur les bords du lac Winnipeg.

Comme les Cadets du Sacré-Coeur de Saint-Boniface avaient envoyé une avant-garde, leurs tentes étaient déjà dressées; ils



Rev. L. Messier.

marchèrent gaiement et triomphalement pour en prendre possession. Les cuisiniers aussi avaient pris les devants, de sorte que bien tôt l'appel pour le dîner retentit à travers le camp, et il va sans dire que tout le monde s'empressa d'y répondre.

La vie quotidienne du camp était ainsi ordonnée: réveil à 6 heures; puis un quart d'heure de gymnastique pour préparer l'appétit; la sainte messe suivie du déjeûner; le reste de la journée se passait dans les exercises suivants: tir à la cible, escarmouches et connaissances des signaux, exercices de brancardier, bain trois fois par jour dans le beau lac, jeux dans l'après-midi, travaux de ménage, etc.

Le repos de la nuit avait lieu à 9.30.

Des exercices religieux se faisaient chaque matin: l'abbé Louis Messier célébrait la sainte messe pour les Cadets de Saint-Boniface et leur distribuait la sainte communion, et pendant ce temps le Rév. Frère Joseph s'occupait des non-catholiques dont les exercices consistaient en prières, hymnes et en exhortations appropriées à leur âge.

Les officiers en charge du camp étaient: Col. Hosmer, Inspecteur des Cadets M. D. 10 et le Major Ducharme, adjutant du camp. Le quartier-maître était le lieutenant Gow. En plus il y avait quatre sergents instructeurs des armées permanentes: sergent de couleur Carrol pour les exercises de gymnastique; sergent major S.-M. Marsden pour le tir; le sergent de couleur Smith chargé des parades de cérémonie, et un autre sergent instructeur pour les signaux.

La revue a eu lieu vendredi après-midi en présence des colonels Steele et Mitchel. Le colonel Steele, après la parade, témoigna une grande satisfaction pour la tenue des garçons et félicita les enfants de l'école Provencher d'une manière toute particulière parce qu'ils avaient suivi et pratiqué avec exactitude et méthode les "exercices physiques" pour lesquels le gouvernement fait de si grandes dépenses; enfin il exprima l'espoir que les autres écoles suivraient l'exemple de Provencher.

Comme appréciation générale, le bon esprit et la bonne volonté régnèrent jour et nuit dans nos rangs. L'orage du jeudi soir, d'une violence extraordinaire et qui fit peur à bien des hommes, n'effraya pas et ne découragea pas nos petits militaires; leur sommeil fut aussi calme et aussi profond tant leur confiance en leur Directeur et leurs professeurs était grande; aussi dès l'aube du lendemain on les vit gais et alertes comme les autres jours.

Un des faits les plus remarquables de la semaine fut l'arrivée au camp de Gimli de nombreux visiteurs de Saint-Boniface:-Mgr F.-A. Dugas, qui daigna passer une nuit avec nous sous la tente, les RR. PP. Sauvé et Godin, représentants du collège de Saint-Boniface, M. J.-B. Leclerc, délégué du Club Le Voyageur et d'autres bienfaiteurs des Cadets. Cette visite procura à nos enfants la joie de voir des figures amies et bien-aimées, et aux visiteurs une douce jouissance de quelques heures délicieuses au milieu de cette jeunesse joyeuse et pleine de vie.

Les officiers ne manquèrent pas de remarquer que les visiteurs étaient tous de Saint-Boniface; ce qui fit admirer l'esprit de famille qui règne parmi les Canadiens-français ainsi que l'affection sincère et réciproque des parents et des enfants. De plus les jolis cadeaux apportés par les visiteurs attirèrent l'attention des autres camps et excitèrent leur envie; inutile de dire que chez nous ils firent bien des heureux, et tous se souviendront de cette délicatesse de la part de nos visiteurs.

Pour stimuler l'ardeur et relever les courages, les colonels établirent des concours entre les différents corps de Cadets et entre les individus. Le premier prix, le plus important et le plus élevé, fut gagné par les Cadets de l'école Provencher pour les manoeuvres militaires et les exercices de gymnastique. Les prix individuels pour le meilleur tir, pour la tente la mieux entretenue, furent décernés à des Cadets de Winipeg; les nôtres cependant eurent un prix spécial tant la compétition était grande et malgré leur peu d'expérience dans ce nouveau genre de vie.

Le retour s'est fait dans l'ordre le plus parfait, et tous sont revenus fatigués, grillés même, mais contents de leur petite vacance. Ils se promettent d'y retourner de nouveau l'an prochain et de jouir davantage si cela est possible: sous un tel règlement et sous une telle surveillance, il n'y a aucun danger et il fait bon de s'amuser.

NOUVEAU COUVENT

Les Missionnaires Oblates du S.-C. et de M.-I. de Saint-Boniface ont accepté la fondation d'un nouveau couvent à Pembina, N. D., diocèse de Fargo. Cette paroisse, l'antique mission de M. l'abbé Dumoulin, est située sur la ligne qui sépare les Etats-Unis et le Canada, à une distance relativement rapprochée de Saint-Boniface. Les jeunes Missionnaires Oblates prennent donc racine dans un nouveau diocèse. Outre la Maison-Chapelle de Saint-Boniface, le couvent de Saint-Charles, ceux de Fannystelle et de Dunrea dans le diocèse, elles possédaient déjà la mission sauvage de Norway House, qui va être de nouveau transportée à Cross Lake, dans le vicariat du Keewatin.

Les fondatrices de la nouvelle maison, qui sont parties le 6 août, sont les Rdes Soeurs Marie-Joseph du Sacré-Coeur, directrice, Marie de Lourdes, Sainte-Gertrude, Marie de la Nativité et Marie du Saint-Esprit.

STATISTIQUES ELECTORALES

Ottawa, 21.—Le greffier de la Couronne en Chancellerie prépare un rapport sur les élections générales depuis 1896.

Les chiffres montrent une augmentation continue du nombre des bulletins déposés et de la proportion des électeurs.

En 1896, 65 pour cent des électeurs inscrits déposèrent leurs bulletins; en 1911, la proportion monta à 74 pour cent.

En 1911, il y eut 1,307,000 bulletins, soit 230,000 de plus que trois ans auparavant.

Les conservateurs en obtinrent 669,000, les libéraux 625,000; et le vote indépendant fut d'environ 10,000.

La majorité de M. Borden fut de près de 45,000 votes sur les vrais libéraux, et la majorité totale de toute provenance contre le gouvernement Laurier fut de 51,000 votes.

PREMIER DEFRICHAGE DANS L'OUEST

ON EN FETERA L'AN PROCHAIN LE 160éme ANNIVERSAIRE

Régina, Sask., 22.—Melfort, une petite ville située au fond de la vallée de la Carrot, dans le nord de la Saskatchewan, sera le théâtre, l'an prochain, d'une belle fête du souvenir.

Elle célébrera en effet, au mois d'août 1914, le 160e anniversaire du premier défrichage tenté dans cette région, à Fort La Corne, près de Melfort, par l'explorateur français, le chevalier de la Corne.

Une manifestation rappelant la venue de l'explorateur sera organisée sous forme de "pageant".

A L'AVANT-GARDE

LES CANADIENS-FRANCAIS DE WINDSOR, ONTARIO, FONDE UN JOURNAL FRANCAIS.

Windsor, Ont., 25.—Les premiers jours de septembre verront la naissance d'un nouvel organe voué à la défense de la cause française dans Ontario. Il aura nom *Le Clairon*. Il est l'oeuvre de quelques hommes d'affaires de Windsor bien connus par leur patriotisme et leurs succès en affaires. Son but est de promouvoir et de défendre les intérêts des Canadiens-français au point de vue national, économique et politique.

M. Chas.Ed. Lavergne, un des plus brillants membres de la Jeunesse Catholique Canadienne en sera le directeur.

LE MANITOBA

CE QUE PENSENT "LES CLOCHES" DE SON ATTITUDE VIS à VIS DES CATHOLIQUES DE WINNIPEG

Le *Manitoba* est injuste à l'égard des catholiques de Winnipeg lorsqu'il leur reproche avec insistance, dans des termes de moins en moins voilés, de n'avoir pas fait tout leur possible pour essayer de tirer le meilleur parti des amendement Coldwell. Si l'honorable M. Coldwell a échoué d'abord, et les catholiques ensuite, dans leurs négociations respectives avec la Commission scolaire de Winnipeg, la faute n'en est pas aux Catholiques. Ceux-ci, comme en font foi des documents publics, ont proposé à la Commission scolaire tout ce qu'ils pouvaient raisonnablement lui proposer. S. G. Mgr l'Archevêque a loué, dans son mandement du 13 avril dernier, le travail du Comité, composé de laïques et de prêtres, qui a conduit les négociations en leur nom. Le *Manitoba* peut être assuré aussi que ces mêmes catholiques ne négligeront rien pour tirer profit de la nouvelle opinion légale donnée par M. Andrews, à la demande du ministre de l'éducation.

AU SACRE-COEUR

DE PASSAGE

M. Adrien Falardeau, avocat à Québec, est à Winnipeg pour quelques jours. Il visitera la Saskatchewan et l'Alberta.

* * *

REMERCIEMENTS

Les Soeurs de la Charité de l'Orphelinat Saint-Joseph, Winnipeg, remercient messieurs les curés qui ont bien voulu diriger l'offrande du Jubilé en faveur des orphelins de leur institut. Ces aumônes sont hautement appréciées, et permettront de faire la part du pauvre plus large.

Que le bon Maître daigne bénir ces paroisses, leur digne curé et les charitables paroissiens; en retour de tant de charité, les orphelins commencent une neuvaine de communions pour obtenir une saison convenable aux récoltes.

EN BELGIQUE

La question de l'or en Belgique

Le bruit a couru, ces jours derniers, que la Banque Nationale faisait, depuis quelque temps, des envois d'or à Anvers. La "Gazette" a recueilli des renseignements à ce sujet à la Banque même:

"C'est vrai; on expédie de l'or à Anvers, de temps à autre; et l'on a fait des envois ces jours derniers. Pas aussi importants qu'on le disait; et, rassurez-vous, cela n'a rien de très normal. La situation internationale est étrangère à ces envois; du moins, c'est ce qu'on nous affirme. L'encaisse or a augmenté sensiblement en ces dernières années. Parfaitement! Si étonnant que cela puisse vous paraître, à vous, qui ne parvenez pas à mettre ensemble trois louis, l'encaisse or, en Belgique, a augmenté: il était de 115 millions. Comment cela s'est produit? Par l'achat tout simplement, à l'étranger, d'or brut. C'est ainsi que le plus grande part de la production d'or du Congo est achetée par la Banque Nationale de Belgique. Et ce sont ces lingots d'or qu'on a expédiés en partie à Anvers, où ils trouvent, dans la succursale de la Banque, admirablement agencée, un asile confortable et sûr. Parfois aussi, ce sont des lots considérables de montion du change; elle a recherché les causes de la défaveur. Et elle naies étrangères en or que l'on expédie là-bas, par chemin de fer, sous la responsabilité de celui-ci. C'est ce qui vient de se passer.

"Il y a donc de l'or en Belgique. Pourquoi n'en voit-on point circuler, alors? Pour une raison bien simple, explique-t-on: le change, en Belgique, est trop défavorable. On craint, si la Banque Nationale donnait la liberté à ses 240 millions de réserve, que ceux-ci ne prennent directement le chemin de la France.

"La commission monétaire s'est longuement occupée de cette quesen trouve la raison dans le fait que les Belges accordent trop de sympathie aux émissions étrangères."

* * *

Un peu de statistique

D'après "l'Annuaire statistique" que vient de faire paraître le ministère de l'intérieur, la Belgique, au point de vue de la natalité, arrive à l'avant-dernier rang, immédiatement avant la France.

En Belgique, on compte 22.9 enfants nés vivants par 1,000 habitants, et en France, la proportion tombe à 18.7.

Si nous tenons compte des taux de mortalité, nous constatons que l'excédent des naissances en Belgique n'est plus que de 6.5 par 1,000 habitants.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.